



ANTHOLOGIE

des féministes arabes

Un outil pédagogique d'AWSA-Be

Alifeh Rifat



Alifeh Rifat (1930-1996)

Alifeh Rifat est l'écrivaine d'origine arabe qui a le mieux retranscrit les soucis de la vie quotidienne des femmes. Elle a produit un nouveau genre de littérature, à savoir la littérature de contestation, une écriture qui manifeste la non-acceptation de la situation des femmes dans un environnement qui les empêche de choisir librement. Alifeh Rifat était une femme simple, voilée, issue d'une famille pauvre. Elle souhaitait s'inscrire à l'université mais fût confrontée au refus de sa famille qui la força à se marier. C'est sous un nom d'emprunt qu'elle a signé toutes ses œuvres mais son vrai prénom est en réalité « Fatima ». Dans l'ensemble de ses livres, elle s'est intéressée aux préoccupations des femmes. Dans son recueil de nouvelles intitulé Baidan an almidana, elle raconte l'histoire d'une femme qui n'a aucun plaisir à avoir des relations sexuelles avec son mari, ce dernier ne se préoccupant que de son propre plaisir. Lors des rapports sexuels, elle se concentre sur la toile d'araignée au plafond et pense qu'elle doit l'enlever. Elle observe le refus répété de son mari de faire durer le rapport sexuel, exprès pour qu'elle n'atteigne pas l'orgasme. Non seulement il la prive de son orgasme, mais il est interrompu aussi par l'appel à la prière et la quitte. Elle se lave et accomplit sa prière jusqu'à en ressentir une telle satisfaction qu'elle ne supporte plus d'attendre

d'effectuer la suivante, elle regarde la rue depuis son balcon, interrompt sa contemplation et poussée par son devoir, elle va préparer le café que son mari boira quand il se réveillera de sa sieste. Elle prend le café dans la chambre et le verse devant lui comme il aime, mais elle découvre qu'il est décédé, elle informe son fils pour aller chercher un médecin et le laisse. Alifeh écrit: « Elle retourne dans le salon, s'assoit et se sert un café, surprise du calme qu'elle ressent »

Alifeh a réussi à transmettre à travers cette nouvelle la solitude dont souffrent les femmes, et cette séparation nette entre le monde des hommes et celui des femmes, elle a aussi enregistré la négligence des désirs sexuels féminins par les hommes. Elle a écrit sur l'homosexualité féminine, la curiosité des adolescentes pour découvrir les organes génitaux alors que ces sujets n'étaient pas familiers dans un environnement arabe et venant d'une femme simple et voilée.

Elle a d'ailleurs été la cible de violentes attaques de la part de groupes religieux et ses ouvrages étaient considérés comme un défi aux traditions musulmanes. Parmi ses ouvrages: Hawa tauud li Adam (récit), Man yakoun al rajoul (récit), Baidan an al midana (récit), Jawharafiraoun (roman).



Shireen Al Feki



Shireen Al Feki (1960-)

Shireen Al Feki, médecin, est connue pour son livre « La révolution du plaisir, enquête sur la sexualité dans le monde arabe »³ (Sex and the Citadel : Intimate Life in a Changing Arab World) dans lequel elle s'interroge sur le cas du monde arabe, après cinq ans de recherches sur la vie et la santé sexuelles ainsi que les rapports à la sexualité.

Al Feki affirme :

« Si vous voulez vraiment connaître les gens, commencez par regarder dans leur chambre à coucher »

Shireen Al Feki a été la cible de nombreuses critiques et accusée d'appeler à une révolution sexuelle. Cependant, elle estime que le problème au sein des sociétés arabo-musulmanes est avant tout lié à la sexualité. Pour elle, le sexe et le plaisir n'est pas du tout un luxe comme le prétendent les associations féminines musulmanes, le sexuel et le politique vont de pair au même niveau. Dans son livre, elle fait le lien entre les positions sur le sexe à la lumière des conflits en cours en Egypte et l'identité politique et le rôle de la religion dans la société. Imaginez comment l'Egypte s'est détournée d'un pays qui a servi de terrain de jeu sexuel à l'écrivain Gustave Flaubert au XIXème siècle qui aujourd'hui assiste à

une montée d'un islam conservateur qui considère que le sexe avant le mariage comme un péché. Shireen Al Feki fait le rapprochement entre la sexualité et le mariage, et considère que le mariage, sur le plan social, incarne l'unique « citadelle » (al qalâa) pour définir la femme. Cette dernière ne peut quitter sa famille ni habiter loin sauf si elle est mariée, tout comme elle ne peut avoir de rapports sexuels ni d'enfants que dans le cadre de sa « citadelle ». Le mariage est donc la citadelle sociale, la forteresse impénétrable résistant à toute agression et tout changement.

Cette citadelle est entourée de vastes champs d'interdits; le sexe avant le mariage, le préservatif, l'avortement et l'homosexualité. Al Feki parle aussi de la clémence de la société face à la sexualité masculine, cependant elle l'interdit aux femmes. En effet, la femme doit garder son hymen intact jusqu'à la nuit de noce. La famille mettra tout en œuvre pour préserver ce petit bout de chair, de la mutilation des organes génitaux féminins au test de virginité, en passant par la chirurgie réparatrice de l'hymen. Dans son livre, on lit: « Lorsque ton mari t'approche, lorsqu'il saisit une partie de ton corps, soupire profondément et regarde-le avec désir. Quand il te pénètre avec son pénis, essaie de lui parler amoureusement et bouge en harmonie avec lui »

Ces conseils pratiques ne viennent pas de Youporn. En réalité, ils sont tirés d'un livre arabe du X^{ème} siècle qui s'appelle « L'encyclopédie du bonheur », un livre qui parle du sexe depuis les aphrodisiaques jusqu'à la zoophilie.

L'encyclopédie n'est qu'une partie d'une longue liste de livres érotiques arabes, la plupart écrits par des religieux. À l'époque du prophète Mohammed, il y a dans l'Islam une tradition riche qui consiste à parler ouvertement de sexe, pas seulement de ses problèmes, mais aussi de ses plaisirs, et concernant aussi bien les hommes que les femmes.

Depuis mille ans, nous avons des dictionnaires entiers en arabe sur le sexe. Des mots pour représenter la moindre caractéristique sexuelle imaginable, la position et la préférence ainsi que le langage corporel.

Cette encyclopédie était tellement riche, qu'on pouvait voir le corps de la femme. Aujourd'hui, cette histoire est largement ignorée dans les pays arabes, même par les intellectuels qui sont souvent plus à l'aise pour parler du sexe dans une langue étrangère que dans leur langue maternelle. Le paysage sexuel d'aujourd'hui ressemble beaucoup à l'Europe et à l'Amérique à la veille de la révolution sexuelle.

Au moment où l'Occident s'est ouvert sur le sexe, on constate que les sociétés arabes sont allées dans la direction opposée. En Egypte et chez beaucoup de ses voisins, cette fermeture fait partie d'une autre fermeture plus large sur le plan politique, social et culturel.

C'est le résultat d'un processus historique complexe, qui a gagné du terrain avec la montée du conservatisme islamique depuis la fin des années 1970. « Dites simplement non », c'est ce que les conservateurs du monde entier disaient pour faire face à la libération sexuelle actuelle. Dans le monde arabe, ces essais de libération sexuelle sont considérés comme un complot visant à ébranler les traditions arabes et les valeurs musulmanes. Mais ce qui est sûr, c'est que c'est l'un de leurs outils de contrôle les plus puissants : le sexe est masqué par la religion.

Mais l'histoire nous prouve que même à l'époque de nos pères et de nos grands-pères, il y a eu une époque de grand pragmatisme, de tolérance et de volonté de prendre en compte d'autres interprétations : que ce soit sur l'avortement ou la masturbation, ou même sur les sujets brûlants de l'homosexualité. Ce n'est pas noir ou blanc, comme les conservateurs veulent nous le faire croire. D'ailleurs sur ces sujets comme pour beaucoup d'autres, l'Islam nous propose au moins 50 nuances de gris. »



Leila Ahmed



Leila Ahmed (1940-)

Féministe, de nationalités égyptienne et américaine, Leila Ahmed est spécialiste de l'Islam et du féminisme islamique, en plus d'être la première femme professeure d'études à la « Harvard Divinity School »

Elle a grandi dans un milieu aristocratique égyptien et a essayé de se frayer un chemin pour combiner l'Islam et les valeurs féministes, une sorte de recherche d'identité pour elle. Elle a emprunté ce chemin lors de ses études à l'université de Cambridge où elle obtient un doctorat avant de partir aux États-Unis pour enseigner.

En 1981, elle obtient son premier poste dans l'enseignement en tant que professeure d'études féministes et d'études sur le Proche-Orient à l'Université du Massachussetts à Amherst. En 1999, elle est désignée comme la première professeure d'études féministes et religieuses à la « Harvard Divinity School » qui fait partie de l'université de Harvard où elle travaille actuellement.

Son article, *Ethnocentrisme occidental et perceptions du harem* (de l'anglais, *Western Ethnocentrism and Perceptions of the Harem*), écrit en 1982, constitue la première critique contre la vision occidentale de la femme musulmane. Elle y rappelle que la connaissance qu'ont les femmes occidentales des femmes musulmanes ne saurait être remise en

question sans fournir un effort destiné à comprendre les valeurs et l'environnement social dans lequel ces dernières évoluent.

Dans son livre publié en 1992, *Femmes et genres en Islam: les racines historiques d'un débat moderne* (de l'anglais, *Women and Gender in Islam: Historical Roots of a Modern Debate*), elle constate que les interprétations que font les hommes de l'Islam (et non pas l'Islam en tant que tel) sont à l'origine de l'inégalité entre les sexes, ce qui expose les femmes à l'oppression dans les pays musulmans. Ces interprétations ont aussi propagé un ensemble d'idées fausses sur l'Islam et les femmes dans les sociétés occidentales.

Elle souligne que l'Islam n'est pas cet « Autre étranger » des cultures occidentale et chrétienne. Mais cette idée est apparue lors des croisades. En outre, Leila Ahmed explique comment l'évolution du pouvoir politique associée à l'extension du christianisme et de l'islam a conduit à l'oppression des femmes.

Son autre livre concerne le voile, il est intitulé « *À Quiet Revolution: the veil's resurgence, from the Middle East to America* ». Il est considéré comme l'une de ses publications les plus importantes, dans ce livre, elle essaie de rectifier les idées reçues sur l'Islam et les musulmans et présente une idée quelque peu différente, du moins de celle du féminisme radical de Nawal al-Saadawi et Fatima Mernissi. Leila Ahmed considère qu'un nombre croissant de

femmes musulmanes portent le voile pour symboliser une demande de justice et de changement social. Elle a mené une série de débats avec des militantes musulmanes, jeunes et plus âgées, arabes et musulmanes américaines, elle en a conclu que le foulard en tant que symbole du rejet de l'égalité des sexes est faux.

Elle pense que le port du voile peut avoir différentes significations selon le contexte et les nombreuses significations dans le patrimoine islamique

Elle ajoute que le voile est interprété de façons différentes, surtout après les attentats du 11 septembre aux Etats-Unis. Dans ses ouvrages, l'auteure discute les changements qui accompagnent la popularité du port du voile chez les musulmanes, voile considéré comme intrinsèquement lié aux situations politico-socio-économiques, des situations qui se sont améliorées au fil des années. Quant à la relation de l'Occident avec l'Islam, le voile islamique est perçu, selon Leila Ahmed, sur une échelle allant du degré de civilisation des femmes européennes au manque de civilisation des autres femmes dans le monde. Ainsi, le monde occidental s'est servi du voile islamique comme instrument de mesure politique de la modernité, sans forcément viser l'amélioration de la vie des femmes. Ce concept a donc été l'objet d'une manipulation politique et a été utilisé afin de déconsidérer l'Islam, perçu comme une religion d'oppression des femmes.

L'écrivaine est engagée dans le combat féministe tout en se revendiquant de l'Islam. À travers ses travaux, elle a la volonté de faire découvrir un Islam caché, un Islam conjugué au féminin, comme une partie de son travail qui concerne les femmes dans les religions du monde.

Elle décrit l'Islam comme elle l'a appris dans sa famille, qui consiste, pour les femmes également, à vivre en harmonie avec la vie et en être conscient, plutôt qu'un Islam réduit à ses pratiques enseignées, un Islam « officiel ».

L'importance porte donc sur la signification conférée à la vie de l'individu et à la prise de conscience élargie envers les autres individus, les astres et les rythmes de chaque existence.



Malak Hifni



Malak Hifni (1886-1918)

Nul ne penserait que le mouvement féministe arabe est né au XIXème siècle, que le mot Féminisme est le nom donné par Malak Hifni Nasif à son ouvrage. Ce dernier se présente sous forme d'articles et de mémoires sur le combat des femmes arabes pour l'indépendance, la liberté et l'égalité. Elle est même précurseure du mouvement féministe occidental dans certaines de ses positions et pensées.

Cette femme, issue d'une famille aisée, représente la tendance du milieu bourgeois égyptien à promouvoir la liberté des femmes, ce qui fait partie intégrante de son projet littéraire défiant l'époque surtout après que le Canal de Suez ait été déclaré « libre et ouvert ». Malak Nasif est considérée comme la première femme égyptienne ayant appelé à la liberté des femmes et à l'égalité entre femmes et hommes, elle est aussi la première femme égyptienne ayant obtenu son diplôme de primaire en 1900 et un autre certificat d'études supérieures. Malak Hifni Nasif est connue pour sa vaste culture et ses écrits parus dans de nombreux périodiques et publications. Elle maîtrisait à la fois l'anglais et le français et se débrouillait dans d'autres langues, ce qui fut un atout dans son travail.



Mona Eltahawy



Mona Eltahawy (1967 -)

Journaliste et activiste égyptienne, Mona Eltahawy écrit des articles féministes sur les droits des femmes dans le monde arabo-musulman, parus dans des journaux réputés tels que le New York Times, le Washington Post et le Jérusalem Post.

En 2011, elle a obtenu un prix spécial pour sa contribution remarquable dans le journalisme de l'Institut Analinda et également le Prix Samir Kassir pour la liberté de la presse dans la section du meilleur article d'opinion de l'année 2009.

Elle a écrit un livre qui a fait couler beaucoup d'encre, à savoir «Voile et hymen» dans lequel elle présente des idées considérées comme choquantes pour une femme du Moyen-Orient. Le livre a un deuxième titre: Pourquoi nous haïssent-ils? » (De l'anglais, Why do they hate us?).

Dans son livre, Mona Eltahawy avance l'idée que le Moyen-Orient a besoin d'une révolution sexuelle, car pour elle, cette révolution est la seule qui pourra rendre la liberté des femmes possible et par conséquent permettre la libération tant attendue dans ces pays.

Eltahawy considère que les femmes dans le monde arabo-musulman vivent dans une culture qui leur est fondamentalement hostile, caractérisée par le mépris des hommes vis-à-vis des femmes, ils ne détestent pas les femmes pour leur liberté, comme

l'insinue le cliché américain post 11 septembre, mais au contraire, parce qu'elles ne sont pas libres justement.

Mona Eltahawy parle également de ses propres expériences. Née en Egypte, elle est partie vivre avec sa famille en Arabie saoudite à l'âge de sept ans. À ce propos, elle explique : « C'était comme si nous avions déménagé sur une autre planète, où la plus forte des envies de ses habitants c'est l'inexistence des femmes »

Elle a ciblé, dans son livre et dans sa critique, particulièrement l'Égypte et l'Arabie saoudite. Cependant, elle a aussi abordé le cas des femmes au Yémen, au Soudan, au Liban et dans d'autres pays en se basant sur des données, des études académiques et statistiques. Eltahawy dit qu'il ne s'agit guère d'honneur, elle a été harcelée sexuellement, étant jeune, à la Mecque pendant la circumambulation autour de la Kaaba et ce, malgré ses vêtements décents. Elle n'était pas autorisée à en parler car, selon elle, il s'agissait essentiellement de la domination et de la liberté de se déplacer des femmes.

Extrait de son livre : « Foulard et hymen : pourquoi nous haïssent-ils ? »

La vraie guerre contre la femme au Moyen-Orient
Oui, ils nous haïssent. Il faut le dire.

Certains demanderont peut-être pourquoi j'aborde ce sujet aujourd'hui alors que le Moyen-Orient

s'est soulevé, non comme d'habitude par haine de l'Amérique et d'Israël, mais uni dans un désir de liberté. Après tout, ne faudrait-il pas obtenir le respect des droits fondamentaux pour tout le monde avant de demander un traitement spécial pour les femmes ? Et qu'est-ce que les questions de sexe ont à voir avec le printemps arabe ? Je ne parle pourtant pas du sexe que l'on pratique caché dans des coins sombres ou derrière les portes fermées des chambres à coucher, je parle d'un système politique et économique qui traite la moitié de l'humanité comme des animaux exactement comme il a détruit des despotes qui se mettaient entre les pays des régions et leurs avenir. Notre révolution ne commencera pas tant que la colère accablante des oppresseurs des palais présidentiels ne se tourne vers leurs pairs dans nos rues et nos maisons.

Oui, les femmes ont des problèmes partout dans le monde. Certes, les Etats-Unis n'ont pas encore élu une femme présidente et oui, les femmes continuent à être traitées comme des objets dans bon nombre de pays "occidentaux" (je vis dans l'un d'entre eux). Voilà généralement la conclusion à laquelle aboutira toute conversation ayant pour sujet la haine des femmes dans les sociétés arabes.

Mais laissons de côté ce que les Etats-Unis font ou ne font pas aux femmes.

Citez-moi le nom d'un pays arabe et je mentionnerai une série de violations animées par un mélange toxique de culture et de religion que peu de gens semblent capables ou disposés à mentionner de peur des abus. Quand plus de 90% des femmes mariées en Egypte, dont ma mère et ses six sœurs, à l'exception d'une, ont été excisées, sous prétexte de vertu ou au nom de la vertu, cela veut dire que nous sommes tous des mécréants. Quand les femmes égyptiennes sont exposées à l'humiliation des tests de virginité seulement parce qu'elles ont osé parler courageusement, on ne peut plus se taire. Lorsqu'un article du Code pénal égyptien affirme qu'une femme battue par son mari "avec de bonnes intentions" ne peut pas réclamer de dommages, au diable le politiquement correct. D'ailleurs, de quelles "bonnes intentions" s'agit-il? Du point de vue de la loi, elles correspondent à des coups "non sévères" ou n'étant "pas portés directement au visage".

Tout cela revient à dire que, lorsqu'on parle du statut des femmes au Moyen-Orient, la situation n'est pas meilleure mais bien pire. Même après toutes ces "révolutions", on considère toujours plus ou moins que tout va bien tant que les femmes sont voilées, recluses dans leur maison, empêchées de conduire, obligées de demander la permission à leur mari pour voyager et contraintes d'obtenir l'accord d'un tuteur pour se marier ou divorcer.

Pas un seul pays arabe ne figure parmi les cent premiers pays classés par le Forum économique mondial dans son rapport mondial sur l'égalité entre les sexes. Toute la région est solidement ancrée dans les profondeurs du classement. Riches ou pauvres, nous haïssons tous les femmes.»

À titre d'exemple, selon le rapport, l'Arabie saoudite et le Yémen, nos voisins, seraient bien loin de mettre un terme à l'écart entre les sexes. L'Arabie saoudite est classée au 131ème rang, suivi par le Yémen au 135ème rang, au bas du classement.

Le Maroc est connu pour sa loi 'progressiste' sur le statut personnel, laquelle a fait l'objet de réactions de la part d'experts occidentaux dans un rapport en 2005, évoquant son « rôle modèle pour les pays musulmans désireux d'intégrer le monde moderne ». Le pays a par ailleurs pris la 129ème place et, d'après une déclaration du ministère de la justice au Maroc, 41 098 filles âgées de moins de 18 ans se sont mariées en 2010.

Il est aisé de comprendre pourquoi le Yémen arrive en queue de classement : 55 % des femmes sont illettrées et 79 % des femmes ne travaillent pas. Seulement 1 femme parlementaire les représente, et ce, parmi 301 membres au parlement. Les articles de presse ont relayé une information terrifiante, à savoir la mort d'une fille de 12 ans lors de son accouchement, ce qui n'a pas empêché les mariages de ce type d'être toujours aussi nombreux et fréquents. Qui plus est, des manifestations favorables au mariage précoce

ont éclaté en réponse aux courants contestataires alimentés par les paroles d'hommes religieux qui affirment que les opposants au mariage précoce ne sont que des renégats et ce, parce que le prophète Mohammed – selon eux – s'était marié avec Aïcha, sa seconde épouse, alors qu'elle était enfant.



Nawal El Saadawi



Nawal El Saadawi (1930 -)

C'est la première écrivaine féministe dans le monde arabe, médecin, journaliste, romancière, activiste et professeure d'université. Elle a écrit plus de 40 livres, traduits dans plus de 35 langues. Elle a influencé des générations de jeunes arabes avec ses livres, ses articles et ses revendications. Elle a été licenciée plus de 6 fois de son travail, emprisonnée plusieurs fois et pour multiples causes. En 1955, alors qu'elle travaillait en tant que médecin à l'hôpital Qasr Et Ayni, elle a été virée à la suite de la décision du ministre de la santé à cause de son livre « La femme et le sexe » publié en langue arabe au début des années soixante au Caire et qui a été interdit de diffusion par les autorités politiques et religieuses. À cause de ses idées, le tribunal a décidé de fermer aussi son magazine de santé en 1973. En 1982, Nawal El Saadawi a créé le magazine « Noon » édité par « l'Arab Women Solidarity Association » et qui s'occupe des femmes du monde arabe. Le magazine sera fermé en 1991. 6 mois après sa fermeture, le tribunal décide de fermer l'association et de transférer l'argent à l'association « La femme en Islam ». AWSA sera constituée une autre fois. D'après ses réflexions dans ses livres, Nawal El Saadawi considère que le voile ne fait pas partie de l'Islam et il est contre la morale. Elle écrit que les vêtements n'expriment pas une morale, les

hommes et les femmes sont nues, et personne ne leur demande pourquoi, le climat est chaud et il n'y a aucun souci que les gens se mettent à nu. Nawal El Saadawi revendique aussi l'égalité dans l'héritage et elle demande que l'enfant soit affilié à sa mère. D'ailleurs, elle a insisté pour s'appeler « Nawal Zaynab » en référence à sa mère. Des groupes islamistes l'ont accusé de dénigrer l'Islam, d'apostasie et de pornographie. De nombreuses affaires ont été engagées contre elle, notamment pour la divorcer de son mari car elle est mécréante. Elle a lutté contre tous les groupes, que ce soit religieux ou politiques.

Elle a publié plus de 40 livres, réédités et traduits en plus de 35 langues. L'essence de sa pensée littéraire est axée autour de comment lier la libération de la femme et de l'être humain et la libération de la nation sur les plans culturels, sociaux et politiques. Parmi ses ouvrages, on trouve : Mémoires d'une femme docteur 1958, La femme et le sexe 1969, Mémoires de la prison des femmes 1970, La Face cachée d'Ève 1974.

Quelques extraits de ses livres :

** Dans son roman « Femme au degré zéro », Nawal El Saadawi parle d'une jeune fille du rif égyptien qui vit dans une famille pauvre et avare, après la mort de ses parents, elle va vivre chez son oncle paternel Al Azhari qui habite en ville. Elle étudie et obtient son diplôme d'études secondaires, la femme de son oncle se comportait sévèrement avec elle, elle a fini par la marier à un proche malgré son âge avancé. L'époux en question était avide, avare et sévère avec elle, ce qui l'a poussé à fuir et se réfugier dans la rue, où elle tombe dans la prostitution. Elle ne réussit pas sa première expérience amoureuse et elle finit par tuer l'un de ses exploitants ce qui la mène en prison, c'est là où Nawal El Saadawi la rencontre, après hésitation elle lui raconte son histoire à la suite de laquelle apparut le livre « Femme au degré zéro »

** À la porte d'entrée, le nouveau marié reçoit le colis du père. Le droit de possession de Bahia Chahyne est passé de Mohammed Chahyne à Mohammed Yassine, mais aucun des deux hommes ne savait qu'elle n'est pas Bahia Chahyne et donc elle ne peut devenir Bahia Yassine. Elle parle du changement dans sa vie, on l'a élevé comme si elle n'a pas d'organes génitaux et qu'elle ne doit rien ressentir pour enfin devenir un objet sexuel pour son mari.

Elle avait une envie cachée de mourir mais ce désir est interdit et elle a compris clairement pourquoi les gens interdisent les vrais désirs et autorisent les faux désirs. Depuis toujours, elle s'est posé la même question : pourquoi toutes les choses qu'on aime sont interdites, même la nourriture, on nous propose des variétés qu'on n'aime pas. Son père était un obstacle avec son grand corps, sa voix rauque, sa grande main et ses grands yeux fixes sur la porte d'entrée.

** Le mot femme sonnait dans ses oreilles comme une insulte ou comme un corps nu, elle avait honte quand elle enlevait ses vêtements dans la salle de bains, elle ne pouvait regarder son corps nu dans le miroir et quand ses doigts s'approchaient de son sexe lors de la douche, elles les éloignent rapidement comme si sa main a touché une zone électrique ou interdite.

Les traces de sa mère quand elle l'a frappé étant enfant sont gravées dans sa mémoire tel un tatouage sur la peau. Sa voix raisonne encore dans ses oreilles répétant sans cesse « Dis que tu ne recommenceras plus ». Qu'est-ce qui peut bien se trouver dans cette zone interdite qu'on ne peut pas toucher ? Ce doit être quelque chose de dangereux et d'effrayant mais il fait partie intégrante de son corps.

** C'est le 4ème jour du mois de Septembre, elle posait son pied droit sur la table en marbre et son pied gauche par terre. Une posture qui ne convient pas à une femme (elle n'est pas encore femme aux

yeux de la société), elle avait 18 ans et les habits que portaient les jeunes filles ne leur permettaient pas de se tenir ainsi. Elles mettaient quelque chose qui s'appelle « jupe », qui serre les cuisses et rétréci au niveau des genoux, ainsi les jambes sont toujours collées, en étant assises ou debout, en plus en marchant, les jambes ne se décollaient jamais en faisant des pas habituels, mais c'est un mouvement circulaire étrange où les pieds de la jeune fille se déplacent cependant ses cuisses et ses genoux restent collés comme si elle appuyait sur quelque chose qu'elle craint de faire tomber. Elle était (malgré qu'elle soit une fille) étonnée et curieuse de savoir ce qu'est cette chose qui peut tomber au moment où ses jambes s'écarteraient, et naturellement ses yeux cherchaient toujours et observaient ce mouvement circulaire que font les jeunes filles. Elle n'était pas si différente de toutes ces autres, sauf qu'elle mettait un pantalon et ses jambes étaient longues, ses os droits, ses muscles forts, elle pouvait se déplacer facilement, et bouger ses jambes librement et elle pouvait les écarter en toute assurance Elle se retrouvait toujours entre les filles, dans des écoles de filles, des classes de filles, et son nom sur les listes de présence, Bahia Shahyne, et comme la pensée humaine est incapable de prendre conscience de la vérité des choses, elle était connue par tout le monde comme Bahia Shahyne, mais personne ne connaît vraiment qui elle était réellement.



Ahdaf Soueif



Ahdaf Souief (1950 -)

Ahdaf Souief est la personnalité féministe la plus connue de la seconde génération en Egypte. Elle a connu une renommée internationale grâce à ses romans qui traitent principalement des sujets des femmes et leurs visions du monde.

Son roman «The map of love» publié en 1996, a été nominé pour le prix Booker, le prix littéraire le plus connu dans le monde et le premier livre arabe à être nominé. Ahdaf Soueif est issue d'une famille réputée pour défendre les causes des femmes et la lutte nationale de façon générale. Son père, Mustafa Soueif est un psychologue connu et sa mère Fatima Moussa est une universitaire reconnue, amie de Nawal El Saadawi, chef de file des études féministes dans le monde arabe.

Ahdaf Soueif est née au Caire en 1950, elle y a fait ses études. Elle est partie à Londres pour poursuivre ses études, où elle a écrit un recueil de textes intitulé «Aisha» publié en 1983. Ces récits relatent la vie d'une égyptienne de classe moyenne, et font le lien entre la lutte nationale de manière générale et la lutte des femmes pour s'émanciper et se réaliser. Elle s'est intéressée à l'expérience sexuelle de la femme à travers les personnages de ses histoires.

Le 2ème roman d'Ahdaf Soueif, la carte de l'amour «The map of love» (publié en 1999) est clairement basé autour du défi de la négociation des différences

culturelles et politiques. Dans ce roman, l'histoire de deux occidentales que sépare près d'un siècle. On y trouve Anna Winterbourne, une dame de l'ère victorienne et Isabel Parkman, une contemporaine, toutes les deux en visite en Egypte. Chacune tombe amoureuse d'un égyptien. : Anna tombe amoureuse de Cherif, nationaliste militant contre l'occupant britannique et Isabel s'éprend d'Omar, le séduisant musicien et l'intellectuel cosmopolite connu auprès de ses adversaires comme « Molotov Maestro ». Les histoires d'Anna et Isabel sont complétées et encadrées par les observations de Layla, la sœur de Cherif et Amal la sœur d'Omar.

Enfin de compte, les amitiés des femmes sont plus importantes que les histoires du roman, elles visent à créer un climat où l'on ressent les similitudes et où on voit les différences comme une richesse et non une menace. En lisant le journal d'Anna, Amal se demande « Que représente 100 ans de différence ? » L'évolution marquante vient du personnage d'Assya Al-Alami, héroïne de son roman « In the eye of the sun » publié en 1999. Ses écrits se positionnent sous l'angle de la révolte de la femelle ; à travers la vie d'Assya Al-Alami et son émigration de l'Egypte à Londres, elle présente une image importante de la femme égyptienne issue d'une classe sociale lui accordant une marge pour la vie et l'aventure. En même temps, dans ce roman volumineux de 700 pages, l'auteure révèle que l'expérience coloniale en Egypte n'est pas seulement une violence

culturelle, politique et sociologique, mais elle est aussi une violence sexuelle et verbale. Ce sujet n'est pas anodin dans l'expérience coloniale, il relève d'une pratique stratégique, à travers lequel Ahdaf Souief présente un ensemble de thèmes relatifs à la cause féministe, parmi lesquels : le dépaysement, le déracinement et la fracture de l'identité culturelle. Cette histoire relate le long voyage de l'adolescente Assya Al-Alalmi à partir de mai 1967, juste avant la guerre de juin, lorsqu'elle se préparait aux examens du secondaire général ; en passant par sa sortie de la faculté des lettres –section langue anglaise- et son mariage qui a connu un échec douloureux malgré l'amour qui l'a unie à son mari Saïf Madi, ensuite son voyage en Angleterre pour finir ses études supérieures et les souffrances qu'elle a endurées pour cela ; et pour finir en avril 1980, elle retourne en Egypte, après avoir fini ses études, en tant que femme trentagénnaire, mûre, s'abandonnant à la nostalgie, toutefois elle réalise au fond d'elle même que la nostalgie ne ressuscite pas ce qui est passé, et ne fabrique pas une autre vie. Elle nous aide seulement à avancer, et nous conserve des parties de nos âmes pendant qu'elles passent d'une douleur à une autre. Et le roman est une large scène composite dans laquelle s'accumulent personnalités, petites histoires, événements, lieux, poèmes, chansons, sensations, frustrations, cultures pour arriver à une scène humaine captivante autour d'Assya Al-Alami, la femme qui a été tourmenté par l'amour,

et qui l'a été encore plus par l'incompréhension des autres : sa maman, son mari Saïf et son amie Krissie. Dans son roman « In The Eye of the Sun », l'écrivaine décrit quelques scènes sexuelles franches à travers la relation intime d'Assya Al-Alami et son mari Saïf et son amant anglais Gerald Stone ; c'est un fait habituel au lecteur occidental par ce qu'il a l'habitude de le lire dans beaucoup de récits, mais par rapport au lecteur arabe, il est reçu avec beaucoup de réserve, puisqu'on trouve que la relation d'Assya avec son mari Saïf est froide avant d'arriver à l'impasse à cause de l'incapacité de Saïf d'accomplir ses obligations conjugales. Lorsque Assya part en Angleterre pour accéder à l'université, elle s'emballe pour compenser ce qu'elle a perdu avec son mari en se jetant dans les bras d'un amant anglais, grossier, nommé Gerald. L'échec du mari oriental dans le décodage des symboles du corps et la réussite de l'amant occidental dans la découverte des secrets de la féminité latente est la cause principale de la campagne violente menée par certains dans le monde arabe contre l'écrivaine. Beaucoup ont été étourdis par un coup douloureux qui leur a été adressé par Assya Al-Alami lorsqu'elle a trouvé dans l'homme britannique un amant qui lui a rendu l'expression de sa féminité et qui lui offre dans ses moments de relations intimes ce qu'elle a perdu comme sentiments et sensations avec son mari oriental. Des critiques arabes voient dans la réussite de l'occidental dans l'apprivoisement des désirs

de cette femme orientale une sorte d'aliénation et de soumission à l'occident, au point que certaines plumes arabes voient dans la ligne de conduite de ce récit et de son héroïne une cuisante défaite devant l'occident.

Aussi, l'angle défectible par lequel Souief observe-elle la politique dans son histoire « In The Eye of the Sun » est un commentaire implicite sur la prévision permanente de l'occident d'une forme déterminée qui caractérise l'ensemble des histoires moyen-orientales. Et cette forme n'est que le produit des idées préconçues de l'occident. L'histoire « In The Eye of the Sun » présente Assya dans sa singularité totale et complète : son évolution ne repose pas par exemple sur le fait de « retirer le voile » au sens propre ou figuré, comme elle ne se définit pas à travers le militantisme contre l'intégrisme islamiste, ni contre l'impérialisme occidental. Les parents d'Assya travaillent comme professeurs à l'université, et la langue anglaise et la culture européenne dans son milieu social sont aussi répandues que la langue et la culture arabes ou égyptiennes. Assya évolue donc dans ce que Ahdaf Souief appelle « l'entre et entre » ou « l'entre régions », « ce qui est un lieu de rencontre de beaucoup de cultures et de traditions ». Les récits d'Ahdaf Souief sont considérés comme une remise en question des critères culturels, une révision de l'identité sexuelle dans le monde contemporain et la représentation de la vie de la femme à l'intérieur du démantèlement de l'histoire et de la

déchirure psychologique sur les plans politique et social ; ils sont aussi « histoires éducatives » qui sont fondés, dans le déroulement de ses événements, sur la reconstruction de la personne, la personne de la femme dans une société patriarcale, et sur la dénonciation de la culture éducative forcée de formes primitives qui partage avec l'expérience coloniale la violence et la répression à l'égard de la femme, ainsi que son aliénation.

En général, Ahdaf Souief se distingue dans la littérature égyptienne par le fait qu'elle ne fait pas comme les autres, elle ne présente pas l'image de la femme qui vit dans des classes opprimées ou pauvres, mais plutôt celle des femmes libres de la classe moyenne, des femmes urbaines et instruites, des femmes entretenant des interrelations avec des personnalités occidentales. Du coup, ses œuvres se forment sur deux plans, sur le plan politique et dans ce cas c'est en général de l'expérience coloniale qu'il s'agit, et le deuxième plan concerne le niveau sexuel et dans ce cas, la conscience du narrateur est celle de la femelle dominée par l'héritage patriarcal et des relations traditionnelles dans la société ; par conséquent, le corps se transforme en un espace où se pratiquent deux violences : la première violence est le déracinement forcé -même s'il apparaît consentent- par l'acceptation des individus des valeurs du colon, et la deuxième est l'héritage collectif qui résiste à toutes les formes du changement social, culturel et politique, et le roman

détermine donc l'espace complet de la lutte dans le contexte post-colonial, c'est-à-dire les marques laissées sur la femme par l'expérience coloniale.

- Ses publications: Aicha, recueil d'histoires, publié en 19983 et obtenu le prix Guardian; In The Eye of the Sun, roman publié en 1992; The Map of Love, publié en 1999 et obtenu le Booker en 2003; Dans l'affrontement des canons, publié en 2004; Mezzaterra: Fragments from the Common Ground, publié en 2004; Cairo my City, livre sur la révolution égyptienne, publié en 2012.

- Une scène du roman « In The Eye of the Sun »:
« Des transactions secrètes se préparent dans les bureaux du gouvernement, et des transactions opposées dans les réunions des services secrets de sécurité, des armés d'ignorants bougent en silence la nuit, des gens chassées de leurs demeures, des enfants sont torturés, des gens sont torturées, ici l'esprit d'Assya commence à se figer. Les gens sont torturées maintenant, et nous assises ici, torturées, et que faisons nous? Nous terminons l'étude pour l'examen... Et quoi encore? Et qu'est ce qu'on peut faire d'autre? Pourrais-tu maintenant te lever et courir vers une prison, si tu connais le lieu d'une prison, et tu frapperais fortement à la porte? Non, non, bien sûr que non, ce serait une stupidité. Mais comment peux-tu rester assise ici, alors qu'une personne quelconque, dans une position donnée on lui pose des fils électrique dans son derrière, ou on lui arrache ses dents de sa mâchoire, ou on lui

bourre le vagin par des rats affamés, ou on l'oblige à observer la tête de son enfant en train d'être fracassé sur ... »

Assya sursaute, elle bondit toujours lorsqu'elle arrive à cette limite. Elle sort maintenant au balcon et se tient debout en s'agrippant à la clôture en pierre, essoufflée et regardant les lampes éclairées du club de la police. Elle n'ose pas lever les yeux vers le ciel, par peur d'être poussée par les ténèbres et les étoiles à imaginer la terre comme une petite sphère qui tourne sur elle-même et autour de l'espace, l'espace qu'elle ne peut même pas se représenter.



Aliaa Magda Emahdy



Aliaa Magda Emahdy (1991-)

Aliaa Magda Elmahdy est une blogueuse et activiste féministe du groupe FEMEN.

Elle a commencé son activité effective, avant la révolution égyptienne, en prêchant l'égalité entre les deux sexes et le refus du voile, et cela par l'intermédiaire de la création de plusieurs pages Facebook portant des slogans féministes. Durant la révolution égyptienne, elle a lancé un blog nommé « Journal d'une révoltée », à travers lequel elle a appelé à une révolution féministe, accompagnant la révolution politique, pour revendiquer des droits égaux avec les hommes et la fin de la discrimination et de l'oppression à l'égard de la femme. Elle a publié une photo d'elle nue, avec celle de son ami, et quelques tableaux de femmes nues d'artistes égyptiens. Elle a mentionné sur son blog qu'elle se montre nue pour protester contre ce qu'elle a appelé : société de violence, de racisme et d'hypocrisie.

Ensuite, elle a publié une photo sur Youtube où elle se montre nue en affichant le slogan « 6 avril », du mouvement des jeunes de la révolution égyptienne. Mais le mouvement a nié sa relation avec elle, comme elle a nié elle aussi toute relation avec le mouvement. Toutefois, cela a allumé une vive polémique sur les réseaux sociaux, le nombre de visiteurs de son blog a atteint 1 million de personnes en deux jours seulement.

Aliaa Emahdy a allumé un débat et une vive polémique dans le monde arabe autour de la signification de la nudité dans le cadre du débat sur la cause de la femme en ce qui concerne son émancipation, ses droits et son humanisme. Les avis sont partagés entre trois orientations :

L'orientation traditionaliste, qui considère depuis le début que les revendications de la femme relatives aux droits et à l'égalité est une pensée occidentale qui appelle à l'émancipation des lois et de l'éthique, et demande la fin de ces sociétés et la destruction du système « famille ». De façon générale, elle est perçue comme une conspiration de l'impérialisme financée par les pays occidentaux, qui versent des sommes importantes pour sa consécration et son utilisation.

L'autre groupe des féministes conservatrices qui croient que la nudité ne sert pas les droits de la femme dans les sociétés orientales, et expose le mouvement de l'égalité et des droits fondamentaux aux préjudices causés par les forces salafistes et radicales.

Le troisième groupe croit que ceci est une partie du refus général de ce à quoi est exposée la femme quant à son harcèlement, son viol et la profanation de son corps, dont ne parlent pas les forces religieuses et politiques, ce qui est une forme de refus de l'hypocrisie sociale et de la banalisation du corps de la femme.

Aliaa Emahdy a été exposée à l'exclusion de la place de la libération, des manifestants l'ont agressée et certains religieux et forces proches des frères musulmans ont émis des communiqués juridiques pour lui appliquer la sanction du droit musulman, relatives au mépris du caractère sacré des religions et de la morale, tous passibles de peine capitale. Elle a donc émigré en Suède et y a obtenu l'asile politique.

Aliaa Emahdy est apparue avec un groupe d'activistes en décembre 2012 dans une manifestation FEMEN devant l'ambassade égyptienne, elle a écrit sur son corps nu « la Sharia n'est pas une constitution » en brandissant le drapeau égyptien.



Houda Elsadda



Houda Elsadda (1960-)

Académicienne et activiste féministe, professeure de la littérature anglaise et comparée à la faculté des lettres de l'université du Caire, et membre fondatrice et présidente du Conseil administratif de l'Institution « Femme et mémoire » en Egypte. Elle a travaillé en Angleterre en tant que professeure des études arabes contemporaines à l'université Manchester de l'année 2005 à l'année 2011, et codirectrice du Centre du monde arabe des études avancées. Elle est membre du comité de rédaction du journal international des études du moyen orient (IJMES) de 2005 à 2008, et du comité de rédaction de la version électronique de l'encyclopédie « les femmes dans les cultures islamiques » édité par la maison d'édition Brill depuis 2006. Elle a publié des études et des livres publiés qui abordent des sujets sur la femme et la littérature, des études culturelles et des études sur le genre.

Elle est considérée comme une partisane de la critique féministe. Le rôle de la critique littéraire féministe est d'exclure la lecture patriarcale, et de la remplacer par une autre lecture plus juste que la vision féministe, qui dispose d'une présence égale à celle de la lecture patriarcale qui reflète la vision de l'homme seulement; en plus, il analyse la littérature féminine et développe des modèles et des formes modernes de critique, fondés sur l'étude

de la littérature féminine et son expertise, loin des théories critiques construites par les hommes; cette critique ne reconnaît pas l'héritage théorique, le qualifie de masculin et tend à trouver un discours féminin libre non conditionné par cet héritage.

Ses publications :

Genre, Nation et Nouvelles arabes (Gender, Nation, and the Arabic Novel); Egypt, 1982-2008. Editions Edinburgh and Syracuse University Press.

Le féminisme et l'histoire; le Caire : Institution « Femme et mémoire », 2012.

Les écrivaines arabes 1873-1999; le Caire et New York: University Press of America, 2008.

Image du nouveau homme (Imaging the « new man »): genre social et nation dans les récits de la littérature arabe au début du vingtième siècle, journal international des études du moyen orient (IJMES), printemps 2007, 3(2): p.31-55.

Zahra Ali



Zahra Ali (1965-)

Sociologue franco-irakienne, elle s'intéresse aux études de genre et de racines et ce qui est en relation avec l'Islam. Ses champs d'intérêt portent sur la théorisation de ce qu'on appelle le féminisme islamique. Elle est partie vivre en France à l'âge de 15 ans en tant que fille de réfugiés politiques, et elle a écrit sa thèse sous le thème : La femme en Irak après Saddam, entre les défis et les relations entre les deux sexes.

Zahra Ali a travaillé dans des activités féministes à Rennes, et en 2004 elle a travaillé dans l'association « les féministes pour l'égalité ». C'est une association qui s'oppose à la marginalisation que subissent les femmes voilées, femmes activistes confondues, et elle-même porte le voile.

Le féminisme islamique, Paris 2012.

Zahra Ali, la sociologue spécialiste dans les études de genre et des questions de racisme liées à l'Islam, a publié son livre en langue française sous le titre « Féminismes islamiques ». Zahra Ali nous familiarise à travers ce livre avec des chercheuses et des activistes comme Magot Bardan, Asma Barlas, Ziba Mir-Hosseini, Asma Lamrabet et Zainah Anwar ; leur participation permet au lecteur de former une vision complète sur l'approche du féminisme dans beaucoup de pays arabes, musulmans et européens également. Ce livre se divise en trois parties : la

première partie aborde l'aspect théorique des lectures alternatives, la deuxième traite le mouvement islamiste comme un mouvement transnational, enfin la troisième présente deux entretiens sur le sujet du militantisme des musulmanes contre l'oppression. Zahra Ali commence son livre par une introduction dans laquelle elle s'exprime sur son désir de rompre avec la vision orientaliste raciste qui caractérise les débats sur les femmes et l'Islam, comme elle tend en même temps à confirmer l'existence d'un mouvement féministe islamiste en s'arrêtant sur des étapes historiques importantes qui ont marqué le mouvement féministe. En effet, les sociétés musulmanes ont connu des mouvements féministes internes à travers l'histoire ; ils se manifestent à la fin du 19ème siècle sous forme de mouvement culturel réformiste, qui devient ensuite, au 20ème siècle, un mouvement social dans le contexte de la lutte nationale et la résistance au colonialisme. Aussi, la question de la femme en Islam est-elle posée par des penseurs réformateurs qui ont appelé au recours de l'effort jurisprudentiel « Alijtihad » comme outil pour replacer le raisonnement en Islam dans son contexte. Durant les années 70, apparait un discours qui appelle à une modernité islamique en tenant compte de certaines revendications féministes, et puis entre les décennies 80 et 90, le discours féministe dans les pays musulmans devient un discours féministe de l'intérieur de l'Islam.

L'auteure continue à définir le mouvement féministe islamique moderne comme un mouvement transnational et une continuité de la pensée réformatrice islamique de la fin du 19ème siècle. Le mouvement appelle au retour aux origines islamiques car l'Islam réclame l'égalité entre les deux sexes et refuse le système patriarcal. Alors que, l'effort jurisprudentiel est un outil qui permet toujours une relecture des textes qui débarrasse l'Islam des interprétations discriminatoires. Le mouvement féministe moderne tend à réviser la doctrine islamique et les interprétations, réécrire l'histoire des femmes musulmanes dans le but de la récupération de leur position dans l'histoire islamique et préparer une pensée féministe ou féministe islamique qui se focalise sur l'égalité, l'unité et de croire que le droit musulman « la charia » est un construit conceptuel et non une loi, et que par conséquent il est possible de le réviser.

Ce livre vise donc à présenter un mouvement qui se base sur le travail théorique pour présenter des voies différentes qui permettent de relier l'Islam et l'émancipation des femmes, comme il revêt un caractère politique du fait qu'il cherche à améliorer la situation des femmes sur les plans juridique, politique, économique et social. Le mouvement féministe islamiste est perçu, surtout en Europe, comme un concept contradictoire, mais les différents articles montrent l'existence d'un mouvement féministe islamique enraciné dans les

siècles précédents, malgré ses formes différentes. Par ailleurs, ces articles dont un grand nombre ont été publiés avant les cinq ou dix dernières années, ont apporté une large contribution au mouvement féministe islamiste. Par ce travail, Zahra Ali et les autres écrivaines, en tant qu'activistes féministes musulmanes et personnalités importantes dans le mouvement à l'échelon mondial, ont présenté une vue globale et détaillée sur l'histoire du mouvement féministe islamique, son impact politique, ses activités et ses théories.



Alia Mamdouh



Alia Mamdouh (1940-)

Romancière irakienne, elle est réputée par ses récits qui parlent de la lutte de la femme pour prouver son existence dans une réalité politique, économique et culturelle en crise. Elle a publié son premier roman « Laila et le loup » en l'année 1981, « Graines de naphthalène » en l'année 1985, ensuite elle a publié « la passion » en l'année 1991, puis elle a publié « les aimées » en l'année 1995, et puis elle a publié son roman « la jeune fille » en l'an 2000, qui a rapporté le prix « Najib Mahfouz » du meilleur roman du Caire.

Elle a édité à Bagdad le magazine arabe « Al Rassid » durant les années 70 du siècle dernier et a accordé de l'importance aux écrits des femmes jusqu'à sa transformation en une tribune des plumes des jeunes féministes. Ensuite, elle est devenue rédactrice en chef d'autres revues culturelles à Beyrouth et Bagdad.

Elle a connu personnellement les féministes les plus renommées à l'échelon mondial, Hélène Cixous et Simone De Beauvoir.

Son roman « Graines de naphthalène », édité aux usa par « The feminist Press », a connu beaucoup de succès et, par conséquent, il a été traduit en six autres langues : française, italienne, germanique, espagnole, catalane et néerlandaise.

« Les aimées » a été traduit par l'université américaine au Caire, et a été publié dans une édition américaine par la maison « The feminist press », une édition anglaise par la maison « Arabya » et une édition française par « Actes Sud ».

L'amour, le désir et les relations entre l'homme et la femme sur tous les plans représentent un axe important autour duquel tournent ses romans. Elle s'est intéressée aux relations clandestines et aux mondes des femmes opprimées et marginalisées. Dans son roman « la convoitise », elle s'est mise dans la peau d'un homme et a pu nous transmettre exactement le sentiment d'un homme qui a un grand passé avec les femmes, et qui ressent subitement l'impuissance sexuelle, qu'elle a attribué clairement à son impuissance d'agir politiquement et de produire le changement.

Quant à « les aimées », c'est un récit authentique de femmes, dans lequel on trouve cette interrelation passionnante entre des personnalités féministes d'horizons différents qui résident à Paris : Caroline la suédoise, Wajd l'égyptienne, Narjis la libanaise et Blanche l'irakienne qui se réunissent autour de la grande aimée irakienne Souhaila Ahmed, le personnage important du roman.



Anaam Kachachi



Anaam Kachachi (1950-)

Romancière et journaliste

Elle a obtenu son doctorat en journalisme de la France, et elle a travaillé comme journaliste pour une longue période. Elle a consacré tous ses écrits à la femme irakienne en passant par deux étapes : le premier met en évidence la culture irakienne à travers des icônes féministes connues, comme son livre sur la peintre Lorna Salim, la femme du premier artiste irakien Jawad Salim sur lequel se focalisaient les journaux, la presse et l'histoire de l'art d'une manière globale, alors que sa femme, la grande artiste, était maintenue dans l'ombre. Kachichi a montré comment est ce que Jawad Salim a été influencé, durant une période de sa vie, par Lorna Salim, sa femme. Ensuite, elle a produit un film documentaire sur Naziha Al-Dulaimi qui est devenue ministre en Irak en 1959, c'est la première femme ministre dans le moyen orient; et elle a écrit un livre intitulé « L'Irak avec les plumes des femmes », qui est un livre sur le problème politique, mais raconté par des femmes.

La deuxième étape, ses romans, ils sont trois : Sawaqi al quolob « Les flots des cœurs », Al hafida al amriquia « la petite fille américaine » et Tachari « Dispersés ».

Dans ses romans, Anaam Kachachi s'est intéressée à la mise en évidence du double combat de la femme,

d'un côté pour faire valoir ses droits comme femme, et d'un autre côté faire valoir les droits politiques du pays en général. Elle a donc écrit trois romans, et traduit deux d'entre eux à l'anglais et au français. Anaam Kachachi a associé le concept féministe libéral général du droit à la liberté et l'égalité aux droits ethniques; ses écrits représentent le croisement de l'identité féministe de ses héroïnes avec leur identité ethnique. Ses héroïnes se situent en général entre deux mondes, le monde de l'Irak, pays de la genèse et de la vie originelle, et l'Occident, comme culture, vie et stabilité. La nostalgie connecte étroitement les deux mondes.

Roman « Al hafida al amriquia :

La jeune irakienne, résidant aux usa, se souvient de sa grand-mère Rahma.

Ma grand-mère (Rahma) me berçait d'avant en arrière après m'avoir fait asseoir face à elle sur ses genoux tièdes. Ma petite poitrine fragile en face de ses seins en bonne santé qui pointent de son soutien-gorge blanc en coton qu'elle imbibait avec l'eau bouillante et du savon râpé à chaque fois qu'il jaunait par la sueur.

La jeune héroïne se souvient de la maison familiale, lieu de naissance. La partie :

La Mésopotamie. Au début, elle nous relie à l'enfance et ses délices. Elle m'a poussée à prendre la plume et d'écrire immédiatement: (devant la porte de sa chambre): une histoire courte à propos de ma grand-mère.

L'héroïne du roman ne peut pas oublier sa grand-mère, elle reste tout au long de l'histoire le fil conducteur qui lie Zina au retour à l'Irak, mais en tant que traductrice de l'armée américaine. Après une semaine des événements du 11 septembre, le FBI annonce qu'elle a besoin de traducteurs arabes. Zina s'est donc présentée sans hésitation pour la fonction, elle a passé ses examens et a été acceptée. Elle n'a pas oublié sa langue maternelle, la langue des ancêtres. Elle prenait toujours soin de son écriture en langue arabe. Et comme tous les immigrés irakiens, elle écoutait d'une manière continue aux disques des chanteurs locaux. Zina a exprimé son appui à la guerre américaine, pensant qu'elle visait la libération de l'Irak, et lorsqu'elle a été enfin convoquée pour aller à la guerre, elle a accepté, elle a fini rapidement les formalités militaires et reçu son uniforme officiel (pantalon et chemise kaki). Son nom a été cousu sur sa tenue militaire. Elle a été accompagnée dans son voyage par (Nadia) l'égyptienne et (Rala) la libanaise qui n'ont pas supporté par la suite le séjour en Irak. Mais elle est surprise par les gens qui lui affichent une grande haine et dit à propos de l'accueil des Irakiens : Je n'ai pas réfléchi à la manière dont les Iraquiens allaient nous accueillir, mais ce que j'avais vu sur les chaînes américaines n'était pas décourageant. C'est un peuple motivé pour changer le système, il rêve de la liberté et accueille favorablement la venue de l'armée américaine. Pourquoi alors, les yeux noirs

qui apparaissent des fentes des abayas débordent de tout ce rejet? Des regards qui n'inspirent pas la confiance et la joie, comme si la tristesse logeait dans leurs pupilles. Les enfants nous faisaient signe, alors que les regards des hommes nous encerclent, pleins de méfiance et de répulsion, comme si leurs langue disaient: voici les bâtards, ils sont venus.) Lorsqu'elle a visité sa grand-mère, cette dernière s'est mise fortement en colère contre elle parce qu'elle travaille avec les occupants. Après cela, Zina retourne en Amérique après avoir senti l'échec, surtout qu'il est accompagné aussi d'un échec sentimental.



Latifa Al-Dulaimi



Latifa Al-Dulaimi (1939-)

Elle est surnommée Virginia Woolf de l'Irak parce qu'elle essaie d'inventer une nouvelle langue pour écrire la réalité qui entoure la femme, car tant que la langue chargée de l'héritage narratif, historique, social et politique est une langue au masculin, elle ne peut pas être utilisée pour écrire sur la femme et ne peut pas être utilisée comme outil par la femme pour produire la réalité. Ainsi, invente-t-elle pour elle-même une langue nouvelle, langue poétique, langue élégante, dont les héroïnes sont en général des femmes, et la vision utilisée est donc une langue. « Les Dames de Vénus » raconte l'histoire de cinq femmes irakiennes, et une journaliste française qui vivent l'enfer de la guerre en l'an 2003 et ce qui a suivi comme violence et terrorisme, où tous guettent les femmes « Les Marins et les groupes armés radicaux et les milices p.182 » et les administrateurs corrompus ; en un mot, elles vivent en enfer, où « Bagdad dévore ses hommes... C'est quoi Bagdad ? Un monstre ? Un destin ? Un trou de mur noir qui finira par se dévorer lui-même ? p.182 »

Latifa Al-Dulaimi Dlimi est écrivaine et journaliste irakienne, née à Bahraz le 7 mars 1939. Elle a obtenu le diplôme « Littérature en langue arabe », et elle est considérée comme la plus grande des défenseuses des droits des femmes en Irak. Elle vit actuellement à Paris.

Autobiographie :

Ecrivaine romancière.

- Littérature en langue arabe – Elle a travaillé dans l’enseignement pendant des années – Elle a écrit pendant des années des rubriques journalistiques sur les pages culturelles des journaux irakiens – Elle a publié ses histoires et ses articles dans la plupart des journaux et des revues culturelles irakiens et arabes – Elle a fondé en 1992 à Bagdad, avec un nombre de femmes intellectuelles, le forum culturel de la femme. – Ses romans ont été traduits à l’anglais, le polonais, le roumain et l’espagnol, et le roman «le monde des femmes solitaires» a été traduit en chinois. – Elle a participé à des dizaines de séminaires culturels irakiens et présenté des témoignages sur son expérience créative dans plusieurs villes irakiennes, arabes et européennes. Elle a participé à la semaine culturelle française à Bagdad en 2002, elle a présenté une conférence sur la culture irakienne et contribué, avec des écrivains et des écrivaines de France, à un débat sur la situation de la créativité féminine. – Plusieurs mémoires de Master et de thèses de doctorat sur ses histoires et ses romans sont soutenus dans un nombre de d’universités irakiennes.
- Membre fondatrice de la chaine culturelle irakienne. – Membre fondatrice de l’association irakienne pour le soutien culturel. – Elle a participé à plusieurs forums, rencontres et séminaires dans le festival du théâtre des trois continents et le séminaire

du roman. Elle a fondé à Bagdad en 2003 le Centre Chabâad des études de la liberté de la femme.

- Rédactrice en chef de la revue culturelle Hala publiée à Bagdad, et qui a arrêté de paraître en 2006.

Publications et autres travaux :

Mamar ila ahlam rijal (Chemin vers les tristesses des hommes), récits. Albichara (La nouvelle), récits. Atimthal (La statue), récits. Ida kounta touhib (Si tu aimais), récits. Alam anssae alwahidat (monde des femmes solitaires), roman. Man yaritho al-firdaous (Qui hérite le paradis), roman. Boudhour annar (Graines du feu), roman. Moussiqa soufia (Musique soufiste), récits.

Elle obtenu le prix du roman irakien.

Fi almughlaq wa lmaftouh (En privé et en public), beaux articles. Ma lam uaqolho arrowat (Ce que n'ont pas dit les narrateurs), récits. Charikat al-massir al-abadi (Les compagnates du destin éternel) – étude sur la femme créatrice dans les civilisations irakiennes anciennes. Khoussouf bourhan al-koutbi (eclipse de Bourhan Al-koutbi), roman. Assaa assabâoun (L'heur 70), textes. Dahkat alyuranium (Rire de l'uranium), roman. Bourtouqal Soumaya (Orange de Soumaya), récits. Hadiqat hayat (Jardin de vie), roman.

En traduction :

Bilad atholouj (Pays des neiges), roman, Yasunara Kawabata.

Dawe nahar mouchriq (Lumière d'un jour lumineux), roman, Anita Desai

Min yawmiyat Anais Nin (Du journal d'Anais Nin).

Chajarat al-kamilia (l'arbre camélia), récits universels.

Les études :

1- Jadal al-ountha fi al-ostoura (Polémique sur la féminité en mythologie); 2- nafye al-ountha mina dhakira (Bannir la femelle de la mémoire); kitabat al-marâa wa al-hourya (Ecriture de la femme et la liberté); 3- Etudes et projets de travail sur les problèmes culturels irakiens actuels. 4- La langue est le corps du débat violent entre les homes et les femmes – la langue des femmes dans le vieux Sumer); 5- Image de la femme arabe dans les médias contemporains; 6- Etudes sur la réalité de la femme irakienne durant les décennies d'avant et après l'occupation.

Les séminaires qu'elle a préparés et auxquels elle a participé de 2003 à 2006 :

Séminaire sur la production culturelle de la femme irakienne au vingtième siècle – Centre Chabâad pour les études sur la liberté de la femme, l'année 2004. Séminaire sur la la destruction et le vol des sites culturels et archéologiques – centre Chabâad – 2004, conférence et séminaire sur le sociologue Ali Al-wardi. – la chaine culturelle irakienne, 2005, conférence sur les cultures irakiennes. – Les participantes et les spécificités, l'association irakienne du soutien à la culture 2006.

Elle a préparé et publié deux livres pour le centre Chabâad pour les études sur la liberté de la femme : Le premier : études sur la liberté de la femme irakienne. La situation de la femme irakienne à la lumière des types de terrorisme et de la violence politique, académique, culturelle, familiale et sociale et la violence de l'occupant.

Elle a préparé et publié « l'anthropologie du roman irakien » qui a été traduit à l'anglais, l'espagnol par Dar Al-mamoun.

De ses article, Le continental entre le genre et le discours avilissant.

À cette époque, époque des guerres pandémiques et de l'aliénation de l'être humain, de l'apparition de tortionnaires terrifiants parmi les humains et au temps du viol et de la domination idéologique, militaire et du radicalisme, les romans d'hier, avec leur structure traditionnelle, leur appel à la morale, leur discours populistes et leurs conflits patriarcaux, ne sont plus compatibles avec ce temps fragmenté, ce qui a conduit à l'apparition du roman où il ya un mélange de la méditation par la narration et l'utilisation de styles inhabituels, comme il y a l'apparition des textes de romans qui représentent l'approche féminisme-genre pour confronter le patriarcat inhérent aux formes de l'intrigue connue, ce qui n'a pas été accepté par beaucoup de lecteurs soumis à la condition de la réception traditionaliste, et même les écrivains qui n'admettent pas l'existence de discours multiples dans la créativité, ont traité les

romans écrits avec un sens féminin et un discours de genre, comme relevant des formes d'inspiration externes à leurs systèmes habituels qui ont été imposés par le discours masculin qui domine.

En conséquence des violations qui ont dépassé les limites, auxquelles a été exposée la vie humaine, et continue d'être exposée, l'art et la littérature devaient répondre obligatoirement, et de la violation de limites qui étaient imposées au texte par quelques théoriciens, critiques et des écrivains eux-mêmes, il va progressivement se former et se cristalliser des critères différents pour se comporter avec les travaux artistiques et les textes, et à leur tête ce qui a été produit par les études de genre présentées par la critique féministe, qui examine le discours créateur de la femme, et étudie la spécificité de ce discours par rapport aux défis du discours patriarcal et ses formes qui dominent la conscience des écrivains et des lecteurs.



Nadia Sadek Al-Aly



Nadia Sadek Al-Aly

Professeure conférencière en anthropologie sociale à l'institut des études arabes et islamiques à l'université Exeter en Angleterre. Parmi ses livres publiés récemment: «la laïcité, le genre et l'Etat au Moyen Orient» (2000) et «Approches nouvelles de la migration» (2002). Nadia Al-Aly est membre fondatrice de «l'organisation travaillons ensemble: femmes au travail pour l'Irak» et membre dans l'organisation «Femmes féministes en noir».

Nadia Sadek Al-Aly est une écrivaine académicienne et professeure universitaire, née en Allemagne de père irakien et de mère allemande. En plus d'avoir grandi en Allemagne, elle a vécu quelques années en Egypte avant de se fixer en Angleterre. Elle travaille actuellement comme professeure conférencière en anthropologie sociale à l'Ecole des études orientalistes et africaines (SOAS), faculté attaché à l'université de Londres, et elle est aussi la présidente de l'établissement des études féministes du moyen orient, et aussi membre dans le périodique «The Feminist Review Collective». Nadia Al-Aly a obtenu son diplôme de licence à l'université d'Arizona aux usa, et son diplôme de Maitrise de l'université du Caire et son doctorat de la même université en 1998 Le plus connu de ses livres est: «Les femmes irakiennes: les histoires non racontées depuis 1948 à aujourd'hui». Le livre, constitué de 292 pages,

est édité par la maison « Zaid Box », et traduit aux deux langues turque et espagnole, mais il n'est pas traduit jusqu'à présent à la langue arabe. En plus de sa vie académique active, Nadia Al-Aly est activiste politique également, elle avait fondé l'association irakienne-britannique « Bougeons ensemble », un mouvement féministe pour l'Irak, Act tougeher : Women's Action for Irak. Elle est également membre d'un groupe de l'organisation « Femmes en noir », considérée comme un réseau mondial des femmes activistes contre la guerre et la violence. Plusieurs de ses livres mettent en lumière la vie de la femme irakienne et son militantisme récent durant la période qui a suivi la guerre de l'occupation de l'Irak. Nadia Sadek Al-Aly est une écrivaine académique et professeure universitaire, née en Allemagne de père irakien et de mère allemande. En plus d'avoir grandi en Allemagne, elle a vécu quelques années en Egypte avant de se fixer en Angleterre. Elle travaille actuellement comme professeure conférencière en anthropologie sociale à l'Institut des études arabes et islamiques à l'université « Exeter » au sud-ouest de l'Angleterre, et aussi comme présidente de l'établissement des études féministes du moyen orient, et également membre du périodique « The feminist Review Collective ».

Nadia Al-Aly a obtenu son diplôme de licence de l'université d'Arizona aux usa, son diplôme de Maitrise de l'université du Caire et son doctorat de la même université en 1998.

Parallèlement à son parcours académique, Alia Al-Aly est considérée comme une activiste politique, puisqu'elle a fondé en 2000 l'organisation irakienne – britannique « Travaillons ensemble : travail de la femme pour l'Irak » ; comme elle est membre de la section « Femmes en noir » à Londres, qui est un réseau mondial auquel appartient des femmes qui refusent la guerre et la violence.

Au cours des dix dernières années, elle a mené de nombreuses recherches et procédé à l'archivage des voies où les femmes ont subi des changements relatifs aux relations de sexes dans le cadre de l'oppression sous le système Al-baath, en plus des changements des politiques à l'égard de la femme et d'une série de guerres et de punitions économiques. Quant à son dernier livre, elle est revenu au temps de la fin des années quarante et elle a effectué des entretiens avec plus de 100 femmes, en plus de 80 femmes dont elle réuni les paroles auparavant. Malgré qu'elle a parlé avec des femmes différentes en ce qui concerne leur âge, leur situation sociale et leur appartenance politique et sociale, elle reconnaît que ce sont des femmes qui appartiennent à la classe moyenne en ville, et elle est en cours d'élaboration de plus de recherches sur les femmes pauvres et rurales.

Al-Aly étudie le degré de développement et la nature de la propagation irakienne changeante. On estime que quatre millions d'Irakiens sur 24 millions, En plus de cela, la migration des centaines de milliers

à l'intérieur de l'Irak. Al-Aly a aussi effectué des entretiens avec des femmes de quatre endroits différents pour son dernier livre.

Al-Aly affirme avec force que la tendance actuelle pour classer les Irakiens selon leurs cultes est une question nouvelle. Auparavant, les autres classifications étaient plus importantes, comme la classe sociale et familiale, le lieu de résidence, l'identité urbaine ou rurale, l'appartenance professionnelle et l'orientation politique. Et en même temps, elle certifie que, pendant des périodes déterminées, Saddam Houssine a encouragé le sectarisme et le tribalisme pour renforcer l'emprise du système sur l'autorité.

L'auteure paraît objective et équilibrée en enregistrant les déclarations des femmes et en produisant un texte cohérent. Elle explore les profondeurs de ce disent les femmes, quant à sa méthode complexe et interactive pour effectuer les entretiens, elle la conduit à entrer dans un débat avec les femmes, et même à se disputer avec elles parfois. Elle est arrivée à montrer un aspect déterminé des tensions entre ces femmes qui sont restées en Irak avant l'invasion et celles qui sont retournée en l'année 2003 après l'invasion, et dans certains cas, qui sont retournées après des décennies passées en dehors du pays.

Les femmes irakiennes sont devenues les plus nombreuses savantes et professionnelles dans tout le moyen orient, d'après ce que dit l'écrivaine. Malgré que l'association publique pour les femmes

irakiennes a formée une partie du parti gouvernant, qu'elle a joué un rôle positif par la propagande pour l'instruction des femmes, leur apprentissage de la lecture et de l'écriture, leur participation aux forces ouvrières et à l'entraînement et à la santé, cette association n'était que la porte parole de l'autorité, mais elle a connu des tensions et des discordes avec la présidence du baath en ce qui concerne le sujet de la défense des droits de la femme et l'égalité entre les deux sexes.

Touria, qui est une irakienne de 70 ans, se souvient des jours « extraordinaires » de l'épanouissement politique et culturel que l'Irak a connus durant les années 50 et au début des années 60 lorsqu'elle participait dans le mouvement politique clandestin et « jouissait » en même temps de la vie spirituel et culturelle de Bagdad. Elle revient avec sa mémoire en disant : « Je rencontrais mon ami au café « Suisse », où affluaient beaucoup de penseurs, peintres et poètes pour s'asseoir et déguster le café en discutant plusieurs sujets. Ils étaient des deux sexes, hommes et femmes, et se connaissaient tous ; nous parlions beaucoup de la littérature, l'art et la musique.

Soumaya fut arrêtée, elle était la veuve d'un activiste politicien islamiste du parti adaâwa « Le prêche », elle était torturée quelques jours après que les forces de sécurité aient tué son mari à l'université de Bagdad à cette époque. Elle dit que son corps a été dissout dans une solution chimique devant ses camarades qui ont été obligés de suivre l'opération.

Soumaya ajoute que suite aux conséquences de sa torture, « J'ai été forcé de remplacer les plaquettes de mon épaule. Ils m'ont frappé avec un fil qui contient du fer à l'intérieur. »

Elle se détruit ici, comme professeure à l'université de Bagdad, par le changement de la vie depuis l'invasion de l'année 2003 et l'occupation. Elle explique en disant : « Je veux récupérer ma patrie. Pourquoi devrais-je payer le prix de leur mauvais gouvernement ? Depuis l'occupation, Je ne me sens pas en sécurité lorsque je me dirige à l'université. L'université n'est plus le lieu que je connaissais. »

Touria, Soumaya et Hana, trois femmes dont leurs souvenirs de 60 ans sur l'Irak sont apparus dans le livre attrayant et important de Nadia Sadek Al-Aly, intitulé « Les femmes irakiennes : histoires non racontées depuis 1948 à aujourd'hui ». Le livre, publié en 292 pages, est édité par la maison « Zaid Box » à Londres et New York.

Le livre présente une participation vivante et exceptionnelle de la littérature qui a abordé l'histoire contemporaine de l'Irak et la littérature qui a abordé le sexe et les études consacrées à la femme. Mais, en même temps, son texte riche, exceptionnel et intuitif forme une matière lisible et proche des personnes non spécialisées, comme il mérite l'attraction d'une large partie des pauvres.

A travers des extraits d'entretiens qu'elle a effectués avec les femmes irakiennes, Al-Aly a élevé les voix de femmes irakiennes d'origines et d'âges

différents sur les pages de son livre. Elle essaie de dissiper toute impression indiquant que les femmes irakiennes étaient des « victimes impuissantes ». Elle montre qu'elles étaient, au fil des décennies, largement rusées pour faire face à des événements très difficiles et pour s'adapter aux guerres, les punitions, les lois et les politiques de l'Etat. Depuis les années 20, elles avaient formé des organisations spécifiques pour elles et ont constitué une partie des mouvements politiques, elles étaient des activistes continues malgré la situation difficile que vivent les femmes en Irak aujourd'hui. En plus des entretiens, Al-Aly aborde un ensemble de sources, parmi lesquelles les œuvres des écrivaines irakiennes. Al-Aly a écrit dans la conclusion de son livre : « Plus de 3 ans après l'invasion, tous les indicateurs montrent une situation difficile signifiant que les femmes sont les plus perdantes dans le nouveau Irak. Les femmes ont été exploitées par tous les partis politiques et les concernés par la réalisation des objectifs et de la clarification des messages et des signaux, et elles ont été renvoyées à leurs domiciles. Elles ont été ciblées, non seulement à cause des habits qu'elles portaient ou de leurs activisme, politique et direction, mais juste parce qu'elles sont des femmes », et malgré cela, elles sentent « que les femmes irakiennes continuent de porter la flamme de l'espoir et elles représentent les graines de l'aspiration à une époque caractérisée par plus de sécurité de paix et de dignité. »

Le plus renommé des livres de Nadia Sadek Al-Aly est : « Les femmes irakiennes : histoires non racontées depuis 1948 à aujourd'hui » ; Le livre, publié en 292 pages, est édité par la maison « Zaid Box » à Londres et New York, il est traduit aux deux langues turque et espagnole, mais il n'a pas été traduit jusqu'à présent à la langue arabe. En plus de sa vie académique active, Nadia Al-Aly est activiste politique également, elle avait fondé l'association irakienne-britannique « Bougeons ensemble », un mouvement féministe pour l'Irak, Act tougeher : Women's Action for Irak. Elle est également membre d'un groupe de l'organisation « Femmes en noir », considérée comme un réseau mondial des femmes activistes contre la guerre et la violence. Plusieurs de ses livres mettent en lumière la vie de la femme irakienne et son militantisme récent durant la période qui a suivi la guerre de l'occupation de l'Irak.



Sabiha Cheikh Daoud



Sabiha Cheikh Daoud (1912-)

Sabiha, la fille du cheikh Ahmed ben cheikh Daoud Al-Jarjis. Son père cheikh Ahmed Daoud, ministre des Awqaf à l'époque royale. Elle est née à Bagdad en 1912, et y est grandi et y a appris le coran lorsqu'elle était petite, et a fini ses études primaires et secondaire. Elle avait participé en 1921, lorsqu'elle était petite, qu'elle avait 9 ans, au grand festival littéraire tenu à Bagdad sous le titre Souk Okad, où elle a joué le rôle de la poète Alkhansae en montant un chameau arabe en présence du roi Faiçal premier et de son père ministre des Awqaf. Elle a publié en 1958 un livre sous le titre « Le premier chemin » où elle a raconté son expérience féminine. Elle est entrée à l'école des institutrices du primaire. En 1936, elle est entrée à la faculté de droit et y a finit ses études en 1940, elle était la première fille qui a achevé les études de droit qui s'appelait le droit primaire. Elle a exercé en tant qu'avocate pendant une courte période et elle a été nommée inspectrice au ministère des connaissances. Elle a été nommée en 1956 juge dans les tribunaux de Bagdad. En 1958, elle a été nommée membre du tribunal des jeunes et a continué dans cette fonction jusqu'à ce qu'elle ait été mise à la retraite. Elle est décédée en 1975 et enterrée au cimetière Alaâdamia à Bagdad.

Le premier livre de Sabiha Cheikh Daoud « Premier chemin dans le réveil féministe en Irak » est publié en mars 1958 à Bagdad - Editions Arrabita - Il est compté le premier livre féministe en Irak.

Le livre commence par la préface du professeur Mounir Alqadi qui était ex-ministre des connaissances et président du Complexe scientifique irakien, comme il était professeur de Mouallafa à la faculté de droit. Sabiha a relaté, à travers les 17 chapitres de son livre, la participation de la femme à la révolution des années 20 et l'avancement des femmes irakiennes dans les domaines de l'enseignement, de la culture, du travail et de ce qui a suivi comme formation des associations féministes s'intéressant à la lutte contre l'analphabétisme, et de là la participation des organisations et associations politiques féminines aux congrès nationalistes arabes et de ce qui en est sorti comme revendications pour obtenir tous les droits politiques de la femme arabe.

L'idée d'éditer « Premier chemin » a fermenté chez Sabiha en présentant une conférence le 19 mars 1956, sur invitation de l'ex-recteur de la maison des instituteurs Khalid Al-Hachemi, sous le titre « Aspects du réveil féministe ». Elle a appréhendé, à travers l'intérêt que le public a montré à sa conférence, la nécessité d'écrire une histoire pour le réveil féministe et d'enregistrer ses aspects à travers l'une de ses représentantes et de ses témoins pour que l'histoire n'oublie pas cela et pour que les chercheurs, historiens et activistes soient inspirés par elle dans l'avenir.

« Premier chemin » est parmi les écrits qui ont été édités dans le cadre du projet du féminin qui se concentre sur l'écriture de l'histoire sous « la conception » féministe ou féminine et qui aspire à l'ajout de l'histoire féministe à l'histoire officielle, ou plutôt masculine qui a ignoré la femme et l'a posée sur la marge de l'histoire. Sabiha Cheikh Daoud a donc participé à l'enregistrement du réveil féministe en Irak. Son livre ne se réduit pas à une autobiographie, mais il occupe une partie dans le patrimoine du féminisme arabe à l'époque du réveil arabe.



Yanar Mohamed



Yanar Mohamed (1960-)

Féministe irakienne renommée, elle est membre fondatrice active et directrice de l'organisation liberté de la femme en Irak et occupe le poste rédactrice en chef du journal Egalité. C'est l'une des activistes des droits de la femme la plus renommée en Irak. Elle a reçu le prix des droits de la femme de la fondation Gruber en l'année 2008.

Yanar Mohamed est née à Bagdad, a vécu dans une famille musulmane très religieuse. Son grand père était un homme religieux très conservateur, possédant un savoir théologique très vaste. Il s'était marié de la sœur de sa femme défunte âgée de 14 ans, et dans un acte dont le contenu, comme le décrit Yanar Mohamed, est un type de viol, de terreur et de torture d'une fille dans l'âge de sa puberté précoce. Ce sont ces discussions, entre autres, qu'elle a consacrées à sa grand-mère sur ce mariage forcé qui l'ont motivée pour adopter la cause des droits de la femme.

Elle a étudié l'architecture à l'université de Bagdad et elle a émigré au Canada, et de là-bas elle s'est occupée de la question du travail féministe et de la défense des droits de la femme irakienne, surtout après son retour en Irak après l'invasion de l'Irak en l'année 2003 sous la direction des Etats Unis. Elle a obtenu un grand soutien de la part des groupes féministes aux Etats Unis et au Royaume

Uni, surtout le groupe des droits de la femme à New York, « Commission de travail pour l'appui de la femme en Irak ». A son retour en Irak, elle a fondé plusieurs groupes pour renforcer les droits de la femme dans l'étape après Saddam, elle a créé Yana, Organisation pour la liberté de la femme en Irak, et Diwar, Commission pour la défense des droits de la femme en Irak.

Elle a publié le bulletin Egalité.

Elle effectué beaucoup de travaux, parmi lesquels : Préparer des refuges pour les femmes et des foyers sécurisés pour les femmes menacées par la violence conjugale et de ce qu'on appelle les crimes d'honneur ; Combattre la traite des femmes et les sauver de l'esclavage sexuel ; Présenter des cours d'enseignement en droits, égalité et confrontation de l'intégrisme et du sectarisme.

Elle a été exposée plusieurs fois au danger et elle a failli perdre sa vie.



Alawiya Sobh



Alawiya Sobh (1955-)

Elle est née en l'année 1955 au sud du Liban et a vécu à Beyrouth.

Elle a étudié la littérature anglaise à l'université du Liban à Beyrouth et a travaillé au journal A-Nidae « L'appel ». Elle a adhéré au parti communiste libanais durant sa jeunesse. Elle a voyagé à Moscou et y est restée presque un an pour se faire soigner. Elle a commencé par écrire des textes en prose et les a publiés au début des années 20 de son âge.

Au début des années 80, elle a publié du roman, de la poésie et plusieurs articles littéraires dans le journal pionnier A-Nahar « Le jour », comme elle a rédigé la rubrique culturelle de la revue de la femme arabe la plus distribuée en ce temps, Al-Hasnae « La belle », dont elle est devenue la rédactrice en cheffe en 1986.

Au début des années 90, elle a fondé la revue Snoob Al-Hasnae « Snoob la belle » qui est devenue aujourd'hui la revue de la femme la plus vendue dans le monde arabe ; Sobh est toujours sa rédactrice en cheffe.

Alawiya Sobh participe régulièrement avec des conférences culturelles dans les régions du monde arabe, et elle est invitée dans plusieurs programmes télévisés où elle se caractérise par ses nombreuses critiques littéraires et sa défense des droits de la

femme arabe. Elle est aussi membre de l'instance générale dans le Conseil culturel du Sud du Liban. Ses publications: elle a plusieurs romans qui incitent à la critique, les plus importants sont Mariam Al-Hakaiya « Mariam les récits », édité par Dar Al-adab en 2002 et traduit en français et allemand.

Douniya Ismoha Al-gharm « Monde appelé amour », édité par Dar Al-adab en 2009, dans lequel elle entre dans le monde de la tentation par le corps de la femme.

Naoum Al-aiyam « Le sommeil des jours », édité en 1986.

Mariam Al-Hakaiya est traduit en français et en allemand et édité en même temps par une maison d'édition ancienne, « Gallimard » en France, et « Suhrkamp » en Allemagne. Il a connu une bonne critique en Allemagne et la renommée romancière allemande Catherine Schmidt, qui a obtenu l'an dernier le prix du « livre allemand », l'a honoré par un article publié dans le journal hebdomadaire « Die Zeit ».

Dans Mariam Al-Hakaiya, Alawiya Sobh raconte l'histoire de la guerre civile libanaise sous l'angle de trois générations de femmes, la génération des grands-mères, celle des mères et celle des filles. Cela a poussé la romancière Catherine Schmidt à taxer le roman libanais de « histoire féminine du Liban ». Schmidt dit, dans le cadre de l'histoire de Mariam, qu'il y a le dévoilement de la situation

de la femme dans le Sud du Liban. La maman de Mariam représente une catégorie de femmes qui ont subi l'injustice représentée par le mode de traitement dans une société autoritaire patriarcale, qui considère la femme un corps créé pour être à la disposition, et cela se traduit par le mariage de la « violée » qui a transféré la vie de la maman de Mariam à une vie hiérarchisée remplie d'injustice, d'ignorance et du désir de vengeance de l'oncle qui l'a forcée, sans faire attention à son bas âge pour interdire son mariage.

Cela est dans le village, par contre dans la ville, la même vision persiste mais elle est différente, la disposition du corps est la même. Le collègue de Mariam au travail transgresse l'intimité de son corps, elle le lui permet à son tour. Puisqu'elle accepte d'être la « compagne de courses », elle était le refuge de ce mari d'une femme de grande beauté en comparaison avec Mariam qui ne jouit pas de la pureté du visage de son épouse, néanmoins, il voyait qu'elle était plus belle. Mais il paraît qu'elle ne dépassait pas le stade d'être un corps, elle se perdait dans le corps du mari, fuyant vers un monde spécial où elle oubliait avec courage l'environnement de la ville destinée à la ruine. Elle s'y égarait comme un état parfait unique, malgré qu'il ne dispose pas de ces caractéristiques qu'elle voyait en lui et avec lesquelles il la voyait, comme si l'union des visions dans un lieu donné était capable de contenir la libération de leurs corps pour insuffler la vie dans

le néant de l'extérieur. Le sexe a été utilisé comme cache des trous de la ville.

Le désordre de Mariam par son histoire, surtout lorsque la forme de la ligne est différente des parties du roman en entier, paraît comme un plus grand éclairage sur la douleur de Mariam. Et Mariam ici, est un état symbolique pour élever le refus contre l'injustice qui frappe la femme dans sa société. C'est une révélation, d'entre les dires, de la nécessité de rendre effective les lois civiles qui à leur tour vont protéger son droit violé par la famille, le mari et les conséquences du mariage dues aux enfants et l'enlèvement dans les responsabilités infinies. L'Etat, la loi et la manière de l'appliquer comme un état superficiel qui épuise la femme en tant qu'entité ayant des besoins et des libertés non satisfaits dans une société qui maîtrise la manière de l'objétiser.

Les personnages du roman se chevauchent jusqu'à la fin et deviennent une vision de la réalité. La Mémoire devient incapable de distinguer celui-ci de celui-là et celle-ci de celle-là. Ceci est révélé par Mariam Al-hakaiya comme un roman autobiographique qui se positionne sur le seuil du monde de l'écriture narrative et de l'action d'écrire en tant que rythme continu.

Parmi les personnages qui prêtent à confusion, à côté d'Alawiya le personnage romancier, l'écrivain théâtral Rafik Alawiya est présent. Il s'inspire des histoires qu'il a entendues de Mariam avec Alawiya et il les réfute et diffuse la vie en elles avec une image

peut-être plus réactive, fondée sur le mouvement théâtral et le professionnalisme du présentateur / l'acteur. Cet écrivain entre dans un état de doute et peut-être d'hallucination. Il doute que son amie Alawiya est derrière le sabotage de son projet théâtral ; pour que son travail romancier flotte à la surface. Il arrive à l'accuser d'être la responsable du changement du temps et des détails dans son texte et qu'elle traite avec les renseignements généraux. Peut-être, que dans (Mariam Al-hakaiya), y a-t-il une idée quelconque derrière ce chevauchement qui éclaire l'appartenance des histoires à des noms déterminés et le changement du temps dans d'autres histoires dans le roman et le théâtral.

Il se pourrait que selon elle, les histoires ne sont pas un nom ou un symbole quelconque, puisque ces histoires ont été créées pour exposer l'état de la ville/patrie qui, même si les noms diffèrent, la douleur reste l'état de ses livres. Lorsque la patrie/ le lieu/ l'abri/ la mémoire se perdent, la mort et la vie deviennent égales, le pessimisme l'emporte. (Mariam Al-hakaiya) est un exposé pour des individus morts-vivants, qui espèrent un lendemain meilleur malgré le désordre, mais ils ne se rendent pas compte qu'ils sont envahis par la nostalgie. C'est pour cela que le roman commence par un vieux passé.



Hanan Cheikh



Hanan Cheikh (1943-)

Romancière et écrivaine, elle a étudié au Caire. Elle s'est déplacée et a vécu dans plusieurs pays : Beyrouth, Le Caire, Arabie Saoudite et enfin Londres. Elle a écrit son premier roman à l'âge de 19 ans, travaillé dans les deux journaux Annahar (Le jour) et Al-hasnae (La belle) et ses travaux ont été traduits à plusieurs langues. Hanan Cheikh est réputée par son roman Hikaiyat Zahra (L'histoire de Zahra) qui est apparu à Beyrouth en 1984 et dans lequel elle a reflété les souffrances de la femme lors de la guerre civile, et peut être c'est elle qui a fondé le roman qui tourne autour des soucis de la femme dans un monde qui la marginalise et l'exclut. La femme dans les romans de Hanan Cheikh, ou les personnages féminins d'une manière générale, sont sacrifiés dans le silence pour préserver la structure patriarcale dans ses abjectes apparences. Malgré cela, la femme joue un rôle actif entre les courants de la guerre ravageuse ; alors Zahra est l'héroïne de son roman Hikaiyat Zahra, elle était prête à exercer n'importe quel travail pour arrêter la guerre, même si la chose arrive à établir une relation avec un tireur d'élite, symbole de la guerre patriarcale, et finit par sa mort tragique.

Le père de Zahra est représenté comme un père autoritaire à l'égard de sa femme Fatima et sa fille Zahra qui est toujours terrifiée à cause de lui :

« Tout ce que je sais est que j'avais peur de mon père, comme j'avais peur de ses coups à ma mère et à moi, alors qu'elle tremblait et criait entre ses mains »

L'attention sur Ahmed, frère de Zahra, reflète les idées parfaites du patriarcat et de sa puissante emprise sur la société. Zahra se souvient du comportement de sa mère avec son frère :

« Chaque jour, lorsque nous nous assoyons autour de la table de nourriture dans la cuisine, son amour pour lui se dévoile. Elle remplit mon assiette avec la soupe, et la voilà qui remplit celle d'Ahmed, en prenant tout son temps pour chercher le meilleur morceau de viande pour lui. Elle fait descendre la cuillère dans le récipient du bouilli pour chercher la viande hachée et la met dans l'assiette d'Ahmed. »

Cette mentalité masculine continue à exhiber ses apparences dans le roman : addiction d'Ahmed au hachich, à la masturbation à la main et à des objets retirés sur les corps des morts.

Zahra raconte comment son visage et son âme sont devenus des cicatrices en raison de la chute de sa société dans l'abîme de la guerre et nous remarquons que son père s'est isomé d'elle pendant les premières années de son enfance à cause de l'acné sur son visage... symbole de ses blessures internes. La pauvreté extrême de Zahra et son visage

qui regorge d'acné ne montraient pas seulement ses blessures sentimentales, que l'environnement du foyer a créées dans l'enfant sensible, mais ils expliquaient aussi, littéralement, ce conflit montant et continu dans la société... c'est-à-dire « la lutte » qui se déroule entre les hommes et les femmes pour la domination du corps féminin et sa maîtrise. Le père de Zahra croit que c'est un problème qui va faire d'elle une vieille fille...sans espoir de mariage. Ce qui le pousse à la frapper et de la maltraiter sans pitié à chaque fois qu'il la voit en train d'enlever avec ses doigts les boutons de son visage. « Il me violentait cruellement à chaque que fois qu'il me voyait en train de frotter les boutons de mon visage... Il se mettait en colère excessive à chaque fois qu'il voyait mon visage et son problème; Il « hurlait » sur ma mère avec une forte ironie : cela sera le mariage de Zahra... c'est-à-dire ce sera ce jour pour elle et pour son visage qui regorge d'acné. »

Le comportement moqueur du père de Zahra n'a réussi qu'à approfondir le sentiment d'isolation de Zahra dans une société patriarcale où elle sent la discrimination à son égard, qu'elle n'y est pas désirée et qu'elle n'est pas aimée par les plus proches personnes. Aussi, dans une certaine mesure, cette société renforce-t-elle ces idées d'origine patriarcale sur la beauté et la féminité rendue idéale. Pour résister à ces idées patriarcales, Zahra a commencé une auto défiguration de son visage comme symbole de son refus à sa société et ses convictions. Elle a

défiguré exprès son visage, avec ses ongles, jusqu'à ce que le sang ait apparu sur ses boutons et au point que c'est devenu sa seule raison pour se réveiller tôt chaque matin : « Mes boutons étaient la seule raison pour me réveiller chaque matin, je me précipitais devant le miroir pour ausculter, à la lumière paisible du jour, les dégâts de la dernière attaque ». Dans ce contexte, John Neals commente que le visage de Zahra n'est plus une partie d'elle, mais une métaphore de la société. Cela est du fait que « par l'attaque de sa peau elle ne reconnaît pas en pratique les stéréotypes non réalistes (rejetés par contrainte) auxquels les femmes sont obligées de se soumettre ». Autrement dit, Zahra refuse, par sa résistance silencieuse, tous les critères qui mesurent la valeur des femmes et les évaluent juste en tant que sujets sexuels.

Hanan Cheikh représente la manière par laquelle Zahra continue sa résistance au système patriarcal répressif à travers son refuge dans un lieu où elle se protège en silence, comme nous avons vu cela dans la première partie du roman. La salle de bain est devenue son seul abri sûr dans la société suffocante où elle vit. Par exemple, Zahra s'emprisonne dans la salle de bain, que ce soit à Beyrouth ou en Afrique, partout où elle affronte des oppressions psychologiques et mentales exercées sur elle par le père autoritaire, son oncle et son mari. Pour son oncle qui vit en asile en Afrique, son idée idéale sur sa patrie mère le Liban lui est venue sous forme

de Zahra. Nous trouvons que l'arrivée de Zahra au pays de l'exil de son oncle représente « le lien direct, qui lui manque le plus, et il s'est attaché à elle par tout son être depuis le début ». Cela se sent par la manière dont il a donné son lit à Zahra, alors qu'il dormait sur le canapé... et comment il venait la réveiller chaque matin. Il s'intéressait beaucoup à elle et souvent il la draguait d'une manière qui la dérangeait beaucoup, ce qui a renouvelé pour elle ses souvenirs douloureux du passé. Elle aurait souhaité que son propre silence soit brisé et qu'elle dévoile ce qui se passe réellement dans son intérieur. « Mon oncle, si tu me disais pourquoi tu t'es étendu à côté de moi. Ah ! Si j'avais pu prononcer ces mots ! Mon oncle, si tu pouvais entendre les battements de mon cœur, si tu pouvais voir la répugnance et la colère entassées dans mon âme, si tu pouvais connaître la réalité de mes sentiments. J'ai perdu la raison de mon esprit, j'ai peur de moi-même et je me déteste parce que j'ai maintenu le silence. Alors, quand mon âme va-t-elle crier comme une femme livrée à un amour sincère ? »

Ces mots dévoilent l'être intérieur de Zahra et sa recherche désespérée de sa propre identité. Mais au lieu de s'exprimer sur sa colère contre son oncle, elle se retire en silence dans la salle de bain. « Je suis allé à la salle de bain et j'ai entendu mon âme réfléchir qu'il n'y a pas de séparation avec toi oh salle de bain, tu es la seule chose que j'ai aimée en Afrique... Toi et les ustensiles entassés sur les étagères. »

Pendant que Zahra retenait son souffle dans la salle de bain, elle s'est souvenue de sa première expérience sexuelle non satisfaite avec Malek, son collègue de travail marié, dans l'usine publique du tabac. Et alors qu'elle fut obsédée par son passé douloureux, qu'elle pensait que l'Afrique allait être un refuge, Zahra dit : « Maintenant je suis en Afrique parce que je veux être loin de Beyrouth ». Mais, pour sa malchance, elle affronte de nouveau la situation difficile lorsque Majid lui a demandé de se marier avec lui, ce qui l'a conduite à une autre dépression psychique, et à l'incapacité d'affronter son futur mari par le fait qu'elle n'est pas vierge. « Qu'est ce que je vais faire de ma vie après l'Afrique ? Où est-ce que je vais aller ? Forcément, ce jour viendra, lorsque je me marierai et que mon mari saura que je ne suis plus vierge et que j'ai pratiqué deux avortements. »

Il apparaît que le mari de Zahra est un homme sec et maladroit, il s'est marié avec Zahra dans le but de devenir « propriétaire du corps d'une femme, je peux pratiquer un acte sexuel avec elle comme je veux... Je me suis marié avec la fille de la sœur de Hachim, j'ai réalisé un rêve que j'ai toujours eu, depuis que j'étais au sud... le mariage d'une fille de famille renommée ». Il ignorait totalement la vérité que Zahra aspirait fortement à l'affirmation de son identité et de sa liberté : « Je voulais vivre pour moi, que mon corps m'appartienne, que l'endroit où je me tiens debout et l'air que je respire soient à moi

toute seule, à aucune autre personne ». Lorsque son mari a découvert qu'elle n'était pas vierge, il a piqué une grande crise de colère, sentant que son honneur et son égo ont été blessés : « J'ai remercié Dieu que ma mère ait été loin de moi et de ces problèmes, elle n'a pas demandé le torchon entaché de sang pour le montrer à la mère de Zahra, les voisins et les proches. J'ai remercié Dieu de l'absence de ma mère et de l'absence de sa langue de vipère par son absence. » Il est clair qu'il regarde Zahra juste comme une marchandise sexuelle, et qu'il est son seul propriétaire. Il se fiche de l'échange d'un amour réel et de sentiments sincères qui la sauvent d'une nouvelle chute ; En plus, il se pourrait que l'Afrique soit un refuge politique pour Hachim et les autres dissidents qui résident en exil, comme il se pourrait qu'elle représente des opportunités économiques pour les jeunes comme Majid, mais elle n'est pas un refuge pour des femmes qui essaient de fuir de leurs familles patriarcales répressives et de leur passé douloureux. L'Afrique est devenue, pour Zahra, le Liban puisque les valeurs patriarcales qui concernent l'oppression des femmes sont transférées là-bas, en l'état comme elles étaient, sans changement. Aussi bien son oncle que son père « ont refusé de reconnaître Zahra comme un individu qui a ses besoins personnels spécifiques. » Hanan Cheikh essaie de détruire l'idée patriarcale de la guerre par l'éclairage de la participation de la femme pour lui mettre fin. Nous voyons, par exemple,

que Zahra n'est plus prisonnière de la paix dans la salle de bain, au lieu de cela, « on trouve qu'elle est capable d'habiter d'autres lieux et de se déplacer vers ce qui est plus loin du mode de vie restreint de sa mère. Au moment où d'autres sont devenus lâches à cause de la peur, Zahra s'est précipitée au cœur du trouble ». La guerre l'a rendue avec force à la vie et l'a forcée à travailler. Elle s'est portée volontaire dans une aile des blessés, ce qui lui a permis d'avoir une vision plus profonde de l'atrocité du déroulement de la guerre. « Est-ce que les chefs de guerre visiteront ces hôpitaux ? Et s'ils les ont visités une heure, puis ils les ont quittés, est ce qu'ils peuvent vivre le reste de leur journée, occupés à faire autre chose, sans penser au pied coupé, à l'œil devenu liquide, à la main qui a perdu ses doigts et est devenue une seule main passive ? Pourquoi est ce qu'un chef quelconque ne s'arrête pas lorsqu'il entend les gémissements et il jure d'arrêter la guerre et il crie : « la guerre est finie, je vais finir la guerre ! Nous n'allons gagner aucune cause si la guerre finit sa guerre, toute cause ne sera pas plus importante que la cause de l'humain, de son âme et de sa sécurité. Je vais finir la guerre à partir de cet instant. »

Zahra est capable de critiquer l'effondrement des valeurs morales, et elle se dissocie du système patriarcal pour devenir capable de développer les valeurs de la paix, de la tolérance et de l'égalité, tout en étant consciente que cette guerre est une

activité masculine, et que les femmes sont les victimes finales de ses conditions.

Le but de la relation de Zahra avec le tireur d'élite et l'arrêt de la guerre, même si elle utilise le langage du viol, est que si Zahra est incapable d'arrêter la guerre, elle est capable, au moins, de la reporter en créant des valeurs nouvelles de l'amour, la cohabitation et la tolérance. Elle se demandait à chaque fois qu'elle rencontrait le tireur d'élite : « Je me demande quelle est la chose, quel est l'événement, qui pourrait occuper le tireur d'élite pour ne pas diriger son fusil, plutôt qui le lui ferait ouvrir la bouche par grande stupéfaction ? Peut-être l'apparition d'une troupe de nègres qui danse au rythme des mélodies des tambours sans se soucier des balles et de la guerre ? Ou Nouri et son singe ? Ou bien le passage d'une femme nue ? Peut-être s'il voit l'une de ces scènes il s'arrêterait un moment pour se demander ce qui se passe ? Qu'est ce qui arrive ? Seraient-ils devenus fous, alors que la guerre est en cours ? Serait-il lui-même devenu fou en tirant sur des innocents ? »

Le fait que Zahra marchait torse nu devant le tireur d'élite était pour le distraire de sa mission meurtrière. Si nous formulions les choses différemment, nous dirions que Zahra s'est donnée une mission morale, qui est d'approcher le tireur d'élite et d'établir une relation sexuelle et une relation orale avec lui, dans l'espoir que ces formes de communication atténueront l'horreur des faits de guerre et soigneront

les plaies de sa patrie endeillée et déchirée. Dans une relation avec un tireur d'élite, Zahra a utilisé son corps comme langage pour humaniser cette « bête brisée ». « Je lui ai donné mon corps, et ma chance de vie et de mort. » Et elle s'est posée un nombre illimité de questions dans le but de comprendre ce qui fait d'un tireur un tireur d'élite, et au point que cela est devenu le sens qu'elle désire fortement trouver en elle-même. « Qui l'a inspiré ou qui lui a donné l'ordre de chasser les passants anonymes ? ». Le corps de Zahra, endommagé par le passé douloureux, est utilisé maintenant de manière créative dans un but qui a un sens. Elle expérimente, pour la première fois, le plaisir sexuel, chose qui lui manquait dans ses précédentes relations traditionnelles avec Malik et avec son mari, Majid : « Que m'est-il arrivé, moi qui criait sur des carreaux sales dans un bâtiment abandonné, ses soupires sont des soupires de terreur et de tristesse, et son ange est l'ange de la mort ? Mon corps a tremblé pour la première fois depuis trente ans. Et là, un nouveau objectif a commencé à renouveler sa vie, la paix est tombée sur elle pour la première fois, même au point de penser à épouser le tireur d'élite, le seul homme qui l'a acceptée comme son égal. « Tout ce que je souhaite maintenant est que la guerre s'arrête afin que notre lit soit un autre lit... Tout ce que je souhaite est que ce sniper m'épouse, parce que je veux être toujours avec lui, et parce que vivre avec lui sans mariage est impossible. »

L'échange physique entre Zahra et le tireur d'élite est un symbole de la conviction de Zahra en la paix et les valeurs humaines. Sa tentative désespérée d'arrêter la guerre, en présentant son corps et son âme au tireur d'élite, est considérée comme un outil d'autonomisation. De là, Zahra a réussi par son intermédiaire à défendre une société plus humaine et plus pacifique, et moins barbare que celle régie par une idéologie patriarcale autoritaire, qui brise tout espoir d'un avenir meilleur pour la femme. Zahra pense sérieusement rencontrer le tireur d'élite pour discuter pour parler de leur mariage lorsque la guerre sera terminée. « Demain, j'irai chez lui comme d'habitude, et notre rencontre sera une autre. J'aborderai le sujet avec lui et je discuterai avec lui sur tout, sur le tir et le mariage. Demain sera le jour décisif de toute ma vie, je veux tout savoir ! Il faut que demain, je décide pour ma vie. »

À la fin du roman, Zahra informe le tireur d'élite qu'elle est enceinte, ce qui a généré chez lui une réponse masculine : « S'il te plaît Zahra, il faut que tu avortes. » Et son amant changea rapidement d'attitude en l'assurant qu'il l'épousera. « A quoi veux-tu aller, je déteste le fait que moi et ma famille soyons chez vous ». En pensant à la légitimité et à l'espoir, Zahra pense que la guerre est finie et qu'il est temps de se construire un nouvel avenir : « Je me demande est ce qu'il fallait que la guerre apparaisse avec tout son poids, toutes ses tragédies et toutes ses ruines pour refaire de moi un être humain naturel ? ».

Mais ses sentiments ne semblaient pas durer. Elle a senti une forte douleur et s'est retrouvée allongée dans la rue, le sang saignant de son corps: «Je commençais à m'habituer à la douleur terrible, comme j'étais habituée aux ténèbres, et j'ai fermé les yeux un moment et vis les étoiles de la douleur. Je suis revenue et j'ai vu l'arc en ciel dans des cieux blancs. Il me tuait, il m'a tuée avec des balles qui étaient à côté de lui alors qu'il me baisait. Il m'a tuée, et le torchon blanc est toujours là où j'étais encore allongée peu de temps auparavant. Est-ce qu'il m'a tuée parce que je suis enceinte, ou parce que je lui ai demandé s'il était un tireur d'élite? Comme si quelqu'un me tirait, devrais-je crier. Votre intrus! ».



Laure Moghaizel



Laure Moghaizel (1929 – 1997)

Avocate et activiste libanaise dans les droits de la femme au Liban et dans le monde arabe. Elle a réussi à faire réformer plusieurs lois libanaises qui contenaient des articles renfermant des discriminations à l'égard de la femme. Laure Nasr est née à Hassibia au Liban.

Elle a étudié le droit à l'université Saint Joseph à Beyrouth et obtenu un diplôme en droit français de l'université de Lyon. Elle a travaillé sur l'abolition des articles qui contiennent une discrimination à l'égard de la femme dans les lois libanaises. Elle a occupé plusieurs postes de droits, parmi lesquels : membre de la commission des droits de l'homme de l'Organisation des Nations Unies, membre fondatrice dans « la commission des femmes juristes libanaises », membre fondatrice dans « la commission nationale pour la réforme du droit pénal libanais », membre dans « la commission consultative des femmes arabes et du développement » attachée au bureau régional du Programme des Nations Unies pour le Développement, membre dans « la commission nationale de l'UNESCO » et représentante du « Conseil international des femmes » dans la commission économique et sociale de l'Asie-ouest (ESCWA). Elle était aussi vice présidente du Conseil international des femmes, vice présidente de l'Union arabe des femmes, présidente

d'honneur de l'association des droits de l'homme et la conseillère juridique du Conseil international des femmes et du Conseil national libanais des femmes. Elle a lancé le mouvement à la non-violence qui était la référence juridique de l'association de la planification familiale au Liban. Elle était la première à recommander la constitution d'un organe gouvernemental de haut niveau qui s'occupe des affaires de la femme, et elle a travaillé comme rapporteuse de la « Commission des libertés publiques et des droits de l'homme » auprès du syndicat des avocats à Beyrouth. Elle a participé à la constitution du parti démocratique dans lequel elle était membre actif.

Elle a écrit plusieurs livres et d'articles sur les droits de l'homme, le droit du travail et les droits de la femme dans la législation libanaise et d'autres législations.

Le Liban a émis un timbre postal en 2014 portant la photo de Moghaizel.

Un livre qui décrit un siècle de défense des droits de la femme au Liban.



Amina Sboui



Amina Sboui (1994-)

Elle a commencé avec la révolution tunisienne par une activité féministe impressionnée par le mouvement FEMEN, et elle publiait sur Facebook plusieurs appels à la libération et contre les forces religieuses, mais elle n'a publié sa photo torse nu qu'au mois de mars de l'année 2013, et elle a écrit sur elle une expression courante dans l'activité des mouvements féministes arabes « mon corps est ma propriété et pas l'honneur de quelqu'un », surtout dans les mouvements contre les crimes d'honneur dans le monde arabe et musulman.

Les forces conservatrices ont dénoncé la publication de sa photo torse nu, alors que l'organisation mondiale FEMEN l'a soutenue. Comme, beaucoup de femmes dans le monde ont posté leurs photos torse nu sur Facebook et ont écrit sur elles en langue anglaise : FREE AMINA.

Ensuite, une jeune tunisienne, nommée Mariam, a publié sa photo torse nu sur la page principale du site de FEMEN en France, et la réalisatrice tunisienne Nadia Al-Fani a publié sa photo torse nu et a écrit « Liberté » sur son front, « Dignité » sur sa poitrine droite et en français « POUR AMINA » sur son bras droit.

Amina a disparu le 22 mars 2013, et l'organisation FEMEN a mené une campagne mondiale pour la libérer et la soutenir, puis elle a déclaré la journée du 4 avril une journée mondiale pour défendre Amina que beaucoup de militants et d'artistes arabes ont signé, entre lesquels figure Nadia Al-Fani, la réalisatrice tunisienne connue; et le jour indiqué un groupe de femmes de FEMEN ont protesté en torse nu devant la mosquée principale de Paris et ont brûlé le drapeau du Jihad.

La campagne de soutien d'Amina s'est transformée en une campagne mondiale où des activistes du Brésil ont protesté avec des photos nues devant une mosquée de Sao Polo.

Il ne s'est passé que moins d'un mois pour qu'Amina apparaisse une autre fois dans le boulevard Habib Bourguiba pour célébrer la fête mondiale des travailleurs le premier mai, le site FEMEN a publié aussi ses photos torse sur lesquelles est écrit en anglais «NO MORE MORAL LESSONS». A la moitié du même mois, elle est partie à Kairouan pour protester contre la réunion des Ansar A-Chariâa là-bas, et elle a écrit le slogan de l'organisation FEMEN sur l'un des remparts externes du cimetière limitrophe de la mosquée Oqba Ibn Nafi. La police l'a arrêtée comme cela est apparu dans une vidéo sur Youtube.

Le 29 mai, trois activistes européennes de l'organisation FEMEN, deux françaises et une allemande, ont enlevé leurs vêtements supérieurs

devant le palais de justice à Tunis la capitale et elles ont répété « Libérez Amina », et la police les a inculpées. Après cela, on a fait payer Amina 300 dinars d'amande et on l'a libérée.



Arab Women's Solidarity Association-Belgium



جمعية تضامن المرأة العربية- بلجيكا

Avec le soutien de la Fédération Wallonie Bruxelles,
Direction générale de la Culture,
Service de la Jeunesse
et de l'Éducation Permanente



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES